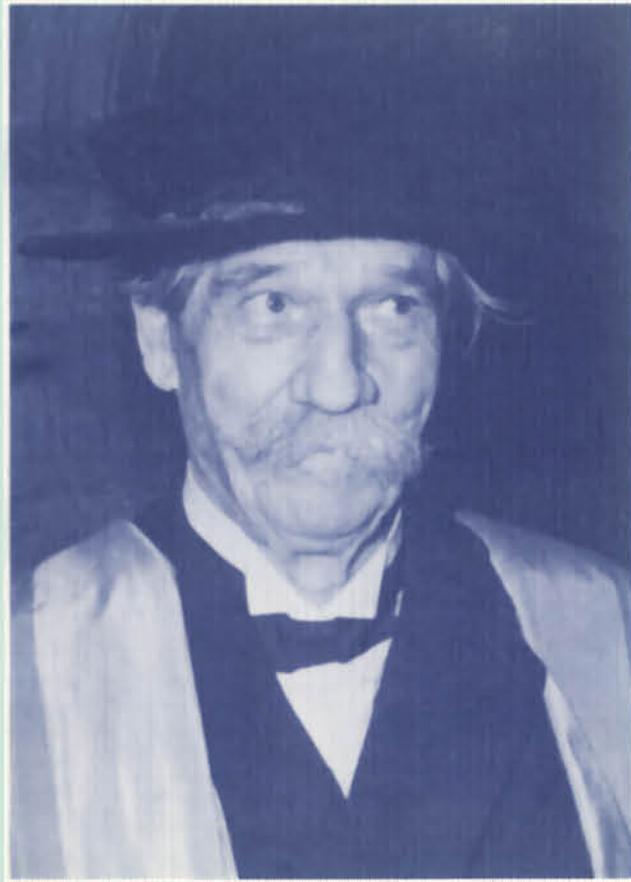


LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°10

Lire

ALBERT SCHWEITZER



LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°10

Lire

ALBERT SCHWEITZER

Textes introduits et rassemblés par
Jean-Paul SORG

réédition numérique en ligne, 2013



En couverture, Albert Schweitzer,
promu docteur honoris causa d'Oxford,
le 22 octobre 1955.

Tous nos remerciements à Mesdames Ali Silver
et Tony van Leer, de la maison Schweitzer à Gunsbach,
qui ont mis à notre disposition les photographies
qui illustrent ce cahier.

Notre gratitude va également à Mme Madeleine Horst,
de l'Association française des Amis d'Albert Schweitzer.
Sans son impulsion et ses précieux conseils,
cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.

Cet ouvrage, édité par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'académie de Strasbourg,
à la demande de la Mission Académique aux Enseignements Régionaux et Internationaux de l'académie de Strasbourg,
a bénéficié du concours financier des Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et du Conseil Régional d'Alsace.



Directeur de publication : Yves SCHNEIDER
Coordination éditoriale : Jacques SPEYSER
Infographies, mise en pages et adaptation numérique : Agnès GOESEL

© CENTRE RÉGIONAL DE DOCUMENTATION
PÉDAGOGIQUE DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG

ISSN : 0763-8604

ISBN : 978-2-86636-428-1

(ISBN : 2-86636-031-3, 1987)

Dépôt légal : septembre 2013

LIRE SCHWEITZER

L'image de Schweitzer, en France: à peine quelques clichés, la figure blanchie et moustachue du Docteur de Lambaréné, penché au chevet de ses malades ou, autre pose, jouant du Bach sur un harmonium – et la légende (de la photo) nous informe que cette scène se passe à minuit en plein milieu de la forêt vierge! Il était pasteur et musicien et, un beau jour, il aurait tout quitté pour aller soigner les Noirs dans un coin perdu d'Afrique. C'était une sorte de saint, un grand humaniste. Rien de plus vague et de plus ennuyeux, à première vue. L'iconographie, très abondante après 1945, a beaucoup fait pour populariser le personnage, mais a aussi eu cet effet négatif de cacher sa pensée. L'image a dispensé le public – et les intellectuels! – de l'effort de le lire. Schweitzer a été ainsi une des premières victimes des médias modernes, de cette rotation des modes qui définit la modernité et qui se substitue au sérieux, à la patience de l'ancienne culture. Déjà après la Première Guerre mondiale, dans un chapitre de son livre *Déclin et renaissance de la civilisation* («Verfall und Wiederaufbau der Kultur»), Schweitzer avait dénoncé certains des aspects de la société dite moderne et de l'homme moderne, individu frivole, superficiel, «unidimensionnel», incapable de se recueillir et de soutenir son attention – «ungesammelt und Sammlungunfähig». Cet homme moderne évite de penser et l'on ne s'étonnera pas qu'il en vienne à «la haine de la pensée». «*Als ein Nichtdenkender will er sich verhalten. Nicht Bildung sucht er, sondern Unterhaltung, und zwar solche, die die geringsten geistigen Anforderungen stellt.*» Lamentations connues! La modernité a toujours été dénoncée par des esprits chagrins et pessimistes. Oui, à les lire aujourd'hui, avec le recul et les références dont nous disposons, les analyses de Schweitzer nous paraissent singulièrement anticiper sur celles développées trente ans plus tard, dans les années cinquante et soixante, par des sociologues américains aussi appréciés que Herbert Marcuse (*L'homme unidimensionnel*), William Whyte (*L'homme de l'organisation*) et David Riesmann (*La foule solitaire*) ou des sociologues-philosophes français aussi prestigieux dans les milieux intellectuels que Henri Lefebvre (*Critique de la vie quotidienne*). Comme quoi: la modernité n'est pas si nouvelle que ça. Et son procès non plus!

Il y a peut-être encore une raison plus subtile, presque perverse, qui explique pourquoi Schweitzer, bien que célèbre, fût et soit toujours, en France du moins, si méconnu, si peu lu. On dirait qu'il s'est passé avec lui paradoxalement ceci, que l'œuvre pratique (et pas seulement l'image médiatique) a comme relégué dans l'ombre et la poussière l'œuvre spirituelle. Alors que Schweitzer nous donne l'exemple rare d'un accord profond et fécond entre une doctrine et la pratique, entre une idée, un idéal et l'action, on dirait que c'est justement (injustement) cela, cette unité, qui a détour-

né les intellectuels, les professeurs, de prendre au sérieux et de lire ses écrits. À moins que l'inintérêt, l'ignorance, ait une cause plus affligeante encore : Schweitzer, comme penseur essentiellement éthique, se trouvait à contre-courant de l'esprit du temps, du *Zeitgeist*, de la pensée dominante (assez bien représentée par son petit cousin Sartre), de cette conception du monde eschatologique qui, entretenant les croyances en la Révolution, faisant attendre des lendemains de fraternité, paraissait pouvoir se débarrasser de la morale ou, sinon, la subordonner, la sacrifier allègrement à la politique.

Cependant, l'esprit n'est-il pas en train de changer, même lentement, même irrégulièrement ? Le temps d'un retour à Schweitzer ? Ne serait-ce qu'en Alsace et en Alsace ne serait-ce que dans la dynamique du mouvement culturel régional ! Vingt ans après Mai 68, on ne croit plus avec la même ferveur aux chances d'une Révolution totale, festive et permanente. Si on réexamine aujourd'hui l'œuvre théorique de Schweitzer, si on la lit, indépendamment peut-être de ce qu'a été et de ce qu'est devenu Lambaréné, on sera frappé assez vite de sa troublante actualité, on ne manquera pas de faire des rapprochements avec la pensée et le souci écologiste, par exemple, ou avec ce que représentent et réalisent des associations comme « *Médecins sans frontières* », « *Terre des hommes* », etc. Certaines de ces associations d'aide médicale et de secours aux pays du tiers monde se réclament de Schweitzer, y font allusion ; d'autres, non. Et celles mêmes qui s'en réclament ne connaissent pas toujours sa pensée et ne s'en inspirent pas directement. Mais, comme nous espérons que cette petite anthologie le prouvera, toutes les bonnes raisons qui peuvent pousser aujourd'hui un médecin à partir dans un pays de misère pour soulager d'urgence des hommes qui souffrent ou toutes les motivations d'un militant qui veut combattre la famine dans le tiers et le quart monde sont exactement celles qu'avait en son temps découvertes, exposées et fondées Schweitzer qui mérite donc, à cet égard, d'être considéré comme un précurseur, un pionnier. Quant aux pacifistes, comment ne salueraient-ils pas un grand frère en celui qui eut le Prix Nobel de la Paix en 1953 et qui avant et après usa, à plus de 80 ans, toute son énergie à dénoncer le danger des expérimentations et des armements nucléaires ? Quant aux écologistes, quelle autre philosophie que celle du « respect devant la vie » peut le mieux poser et justifier les principes de leur action ? Pourquoi, en fait, vouloir protéger et sauver la nature ? Par peur et avant tout pour sauver notre propre peau ? Parce que nous avons compris qu'à long terme il y va de la survie de notre espèce, ou parce que nous ressentons et sommes aussi persuadés rationnellement, philosophiquement, que tout ce qui vit veut vivre et a, autant que le genre humain, le droit de vivre et d'occuper la terre ? Le jour où l'écologie éprouvera, pour se raffermir, le besoin d'une philosophie, soit d'une justification morale et d'un fondement métaphysique, elle n'aura pas à les inventer de toutes pièces, elle pourra en trouver les pièces dans le livre *La civilisation et l'éthique*, de 1923.

Et non seulement dans ses livres, mais aussi dans l'homme et dans son œuvre pratique, les écologistes et autres « idéalistes » pourraient se reconnaître. L'histoire des mœurs et des mentalités a souvent des revirements étranges. Ce qui paraissait désuet redevient soudain d'actualité et s'avère raisonnable. Le village-hôpital de Lambaréné, le refus de son directeur, dans les années cinquante, d'installer tout de suite l'électricité partout, sa fidélité à la lampe à pétrole, sa résistance à un certain hygiénisme et à une rationalisation, son « ruralisme », son austérité, tout cela qui fut ou

sévèrement critiqué ou gentiment moqué vers la fin de sa vie, présente maintenant, au contraire, de quoi réjouir et encourager les écologistes d'aujourd'hui (ou de la veille?), les antinucléaires, les illichiens, les alternatifs d'ici et d'ailleurs, qui à tort ou à raison refusent le modèle de la société industrielle et explorent pacifiquement des voies différentes. Ces jeunes contestataires, ces idéalistes veulent l'impossible, la lune, la paix, ils manquent de maturité? Oui, exactement comme Schweitzer: «*Je suis convaincu que notre effort de la vie entière doit viser à conserver à nos pensées et nos sentiments leur fraîcheur juvénile... Instinctivement, j'ai toujours veillé à ne pas devenir ce qu'on appelle un homme mûr. L'expression de «mûr» appliquée à l'homme m'a toujours inspiré et m'inspire encore un vague malaise... L'idéalisme juvénile a raison, voilà ce que confirme l'homme fait; c'est un trésor qu'il ne faut échanger contre rien au monde.*»

Il n'est pas jusqu'à son foncier individualisme («*Das Ethische aber kommt nur im einzelnen zustande*») et son libéralisme qui, après tant d'années d'illusions – et de désillusions – communautaires, ne regagnent de l'intérêt. Mais au-delà de l'alternance des modes, des faveurs qu'elles prodiguent ou des disgrâces qu'elles jettent, l'œuvre demeure parce qu'elle est authentique, parce qu'elle a été construite sans concessions, sans soumission à «l'air du temps». Schweitzer était radical (gründlich), il allait chaque fois méticuleusement au fond des problèmes, il allait au bout de ce qu'il faisait et au bout de ce qu'il pensait. Il faut enfin sortir de la légende, écarter les icônes comme les caricatures, et lire...

Indications pédagogiques: les textes présentés ici s'adressent plus particulièrement aux élèves inscrits en «Langue et culture régionales», à tous les niveaux, de la quatrième à la classe terminale, mais ils peuvent aussi être utilisés en dehors de cette option et dans des disciplines aussi diverses que français, allemand, histoire, musique, philosophie et religion. Certains textes, surtout les récits extraits de *Souvenirs de mon enfance* et quelques «*histoires africaines*», doivent être à la portée des élèves du premier cycle. D'autres, plus difficiles, plus «abstraites», sont pratiquement réservés aux élèves de Première et de Terminale. Nous avons laissé beaucoup de textes dans leur langue originale, c'est-à-dire en allemand, soit parce qu'ils n'ont pas été à ce jour traduits, soit au contraire parce que le professeur et les élèves pourront se procurer facilement le texte complet en français. *Souvenirs de mon enfance* et *La civilisation et l'éthique* sont disponibles en librairie et en bibliothèque.

LA VOCATION ET LE CHEMIN

S'il est vrai que tout se construit dans l'enfance? Schweitzer: homme de Gunsbach – et citoyen du monde. C'est ainsi qu'il s'est défini lui-même, non sans y mettre une certaine malice, probablement. Et comme il nous a donné lui-même ses «Souvenirs», d'une façon assez circonstanciée, avec le souci manifeste à la fois de témoigner et de s'expliquer, nous pouvons avoir l'impression, en effet, que tout, sa personnalité, sa vocation, sa sensibilité, était contenu en germe dans ce qu'il a vécu, enfant, à Gunsbach, au presbytère, à l'école communale, à l'église et dans les rues du village, au milieu des camarades de son âge et de toutes sortes d'individus, ordinaires et tout de même singuliers, qui étaient des gens du peuple. Ce sont eux qui l'ont éduqué, qui lui ont appris la vie et, par exemple, ce qui en fait partie, les plaisanteries.

Der Schrecken meiner ersten Kindheit war der Sakristan und Totengräber Jägle. Wenn er am Sonntagmorgen nach dem Zeichenläuten ins Pfarrhaus kam, um die Nummern der zu singenden Lieder und das Taufgeschirr zu holen, griff er an meine Stirn und sagte: „Die Hörner wachsen.“ Die Hörner waren meine Sorge. Ich hatte nämlich ziemlich starke Höcker an der Stirn, die mir arg zu denken gaben, seitdem ich in der Bibel Moses mit Hörnern abgebildet gesehen hatte. Wie der Sakristan von meinen Sorgen erfahren hat, weiß ich nicht. Aber er kannte sie und schürte sie. Wenn er sich am Sonntag vor der Haustüre die Füße abputzte, ehe er schellte, wäre ich am liebsten davongelaufen. Aber er hatte mich in der Gewalt, wie die Schlange das Kaninchen. Ich konnte nicht anders, als ihm entgegenzutreten, seine Hand auf der Stirn fühlen und den fatalen Ausspruch entgegennehmen. Nachdem ich die Angst etwa ein Jahr mit mir herumgetragen hatte, brachte ich vor meinem Vater die Rede auf die Hörner des Moses und erfuhr von ihm, dass Moses der einzige Mensch mit Hörnern gewesen sei. Also hatte ich nichts mehr zu fürchten.

Als der Sakristan merkte, daß ich ihm ent schlüpfte, erfand er etwas Neues. Er redete mir vom Soldatsein. „Jetzt sind wir preußisch“, sagte er „und bei den Preußen muss jeder Soldat sein. Und die Soldaten tragen Kleider aus Eisen. In ein paar Jahren musst du dir dann die Kleider beim Schmied drüben an der Straße anmessen lassen.“

Daraufhin suchte ich jede Gelegenheit, vor der Werkstätte des Schmieds stehen zu bleiben, um zu sehen, ob ein Soldat käme, sich ein Kleid anmessen zu lassen. Es trafen aber immer nur Pferde und Esel zum Beschlagen ein. Später, vor dem Bilde eines Kürassiers, erforschte ich von meiner Mutter, was es mit den eisernen Kleidern der Soldaten für eine Bewandnis habe.

Zu meiner Beruhigung erfuhr ich, dass die gewöhnlichen Soldaten Kleider aus Tuch trügen und dass ich ein gewöhnlicher Soldat werden würde.

Der Sakristan, ein alter Soldat, der den Krimkrieg mitgemacht hatte, gehörte zu den trockenen Spaßmachern, an denen es in Günsbach von jeher nie gefehlt hat. Er wollte mich erziehen, Spaß zu verstehen. Nur nahm er mich in eine etwas zu harte Schule.

Au contact de ses camarades de jeux et d'école, découverte, dans une sorte d'an-goisse et de douleur, de l'existence ou de la différence des classes. Premiers senti-ments de secrète culpabilité et de honte, soudain. Expérience ineffaçable :

Ich war nicht händelsüchtig. Aber ich liebte in freundschaftlichem Raufen meine Körperkräfte mit andern zu messen. Eines Tages, auf dem Nachhausewege von der Schule, rang ich mit Georg Nitschelm – er ruht nun schon unter der Erde – der größer war und für stärker galt als ich, und bezwang ihn. Als er unter mir lag, stieß er hervor: „Ja, wenn ich alle Woche zweimal Fleischsuppe zu essen bekäme wie du, da wäre ich auch so stark wie du!“ Erschrocken über dieses Ende des Spiels wankte ich nach Hause.



La famille Schweitzer devant le presbytère de Günsbach en 1895. (À gauche, debout : Albert Schweitzer).

Georg Nitschelm hatte mit böser Deutlichkeit ausgesprochen, was ich bei anderen Gelegenheiten schon zu fühlen bekommen hatte. Die Dorfknaben ließen mich nicht ganz als einen der ihrigen gelten. Ich war für sie der, der es besser hatte als sie, das Pfarrerssöhnle, das Herrenbüble. Ich litt darunter, denn ich wollte nichts anderes sein und es nicht besser haben als sie. Die Fleischsuppe wurde mir zum Ekel. Sowie sie auf dem Tisch dampfte, hörte ich Georg Nitschelm's Stimme.

Nun wachte ich ängstlich darüber, mich in nichts von den andern zu unterscheiden. Auf den Winter hatte ich einen Mantel bekommen, aus einem alten meines Vaters gemacht. Aber kein Dorfknabe trug einen Mantel. Als der Schneider mir ihn anprobierte und gar noch sagte: „Potz Tausend, Albert, jetzt bist du bald ein Monsieur!“ verbiss ich mit Mühe die Tränen. Am Tage aber, wo ich ihn zum erstenmal anziehen sollte – es war an einem Sonntagmorgen zur Kirche – weigerte ich mich. Es gab einen üblen Auftritt. Mein Vater verabreichte mir eine Ohrfeige. Es half nichts. Man musste mich ohne Mantel zur Kirche mitnehmen.

Jedesmal nun, wenn ich den Mantel anziehen sollte, gab es dieselbe Geschichte. Was habe ich wegen dieses Kleidungsstückes Schläge bekommen! Aber ich blieb standhaft.

In demselben Winter nahm mich meine Mutter mit nach Straßburg, einen alten Verwandten zu besuchen. Bei dieser Gelegenheit wollte sie mir eine Kappe kaufen. In einem schönen Laden probierte man mir etliche auf. Zuletzt einigten sich meine Mutter und die Verkäuferin auf eine schöne Matrosenmütze, die ich gleich aufbehalten sollte. Aber sie hatten die Rechnung ohne den Wirt gemacht. Die Mütze war für mich unannehmbar, denn kein Dorfknabe trug eine Matrosenmütze. Als man in mich drang, diese Mütze oder ein anderes von den aufprobierten Dingen zu nehmen, führte ich mich so auf, dass der ganze Laden zusammenlief, „Ja, was willst du denn für eine Kappe, du dummer Bub?“ fuhr mich die Verkäuferin an. „Ich will keine von euren neumodischen, ich will eine, wie sie die Dorfknaben tragen.“ Also sandte man ein Ladenfräulein aus, die mir dann aus den Ladenhütern eine braune Kappe brachte, die man über die Ohren herunterklappen konnte. Freudestrahlend setzte ich sie auf, während meine arme Mutter ein paar schöne Bemerkungen und höhnische Blicke für ihren Töpel einheimste.

Ich litt darunter, dass sie sich meiner wegen vor den Stadtleuten schämen musste. Aber sie schalt mich nicht, als ahnte sie, dass etwas Ernstes dahintersteckte.

Dieser schwere Kampf dauerte so lange, als ich auf der Dorfschule war, und verbitterte nicht nur mir, sondern auch meinem Vater das Leben. Ich wollte nur Fausthandschuhe tragen, denn die Dorfjungen trugen keine andern. An Wochentagen wollte ich nur in Holzschuhen gehen, denn sie hatten die Lederschuhe auch nur am Sonntag an. Jeder Besuch, der kam, fachte den Konflikt aufs Neue an, denn da sollte ich mich in „standesgemäßer“ Kleidung präsentieren. Im Hause selbst machte ich alle Konzessionen. Aber sowie es sich darum handelte, als Herrenbüble gekleidet mit dem Besuch auch spazieren zu gehen, war ich wieder der unausstehliche Kerl, der seinen

Vater erzürnte, und der mutige Held, der Ohrfeigen hinnahm und sich in den Keller sperren ließ. Und ich litt schwer darunter, gegen meine Eltern widerspenstig zu sein. Meine Schwester Luise, die ein Jahr älter war als ich, hatte Verständnis für das, was ich durchmachte und war rührend für mich.

Die Dorfknaben wussten nicht, was ich ihretwegen ausstand. Sie nahmen alle meine Anstrengungen, in nichts anders zu sein als sie, gelassen hin... um mich dann, beim geringsten Zwist, mit dem furchtbaren Wort „Herrenbüble“ zu verwunden.

Expérience psychologique et aussi leçon de choses. Découverte du monde, de ses nouveautés. Il se rappelle avoir vu apparaître à Gunsbach les premières tomates:

Ich mochte etwa sechs Jahre alt sein, als der Nachbar Leopold uns als große Neuigkeit von den roten Dingern brachte, die er in seinem Garten gepflanzt halte. Das Geschenk versetzte die Mutter etwas in Verlegenheit, denn sie wusste nicht recht, wie es zubereiten. Als die rote Sauce auf den Tisch kam, fand sie so wenig Anklang, dass das meiste davon in den Abfalleimer kam. Erst Ende der achtziger Jahre bürgerte sich die Tomate im Elsass ein.

Les premières tomates et les premiers vélos !

Auf der Dorfschule erlebte ich das Aufkommen des Fahrrades. Mehrmals schon hatten wir gehört, wie die Fuhrleute sich gegen Menschen ereiferten, die auf hohen Rädern einherrasten und die Pferde erschreckten. Eines Morgens aber, während wir in der Pause auf dem Schulhof spielten, wurde bekannt, dass im Wirtshaus an der Straße drüben ein „Geschwindläufer“ eingekehrt sei. Die Schule und alles vergessend, rannten wir hin und bestaunten das hohe Rad, das draußen stand. Auch viele Erwachsene fanden sich ein und warteten mit uns, dass der Fahrer mit seinem Schöppele Wein fertig wäre. Endlich trat er heraus. Da lachte alles, dass ein erwachsener Mann kurze Hosen trug. Und schon saß er auf seinem Rad und fuhr auf und davon.

Neben den hohen Rädern kamen nachher, in der Mitte der achtziger Jahre, die halbhohen, die sogenannten Känguruhs auf. Bald darauf erblickte man auch schon die ersten Niederräder. Die Fahrer aber, die sich zuerst zeigten, wurden verspottet, dass sie nicht den Mut hätten, auf hohen Rädern zu sitzen.

Im vorletzten Jahr auf dem Gymnasium kam ich selber in den schon lange heißersehnten Besitz eines Rades. Die Mittel dazu hatte ich mir in anderthalb Jahren durch Mathematikstunden verdient, die ich zurückgebliebenen Schülern erteilte. Es war ein schon gebrauchtes Rad und kostete zweihundertunddreißig Mark. Damals galt es aber noch für unziemlich, daß Pfarrerssöhne Rad fuhren. Zum Glück setzte mein Vater sich über diese Vorurteile hinweg. An Stimmen, die das „hochmütige“ Unternehmen seines Sohnes tadelten, hat es nicht gefehlt.

Der bekannte Orientalist und Theologe Eduard Reuß in Straßburg wollte nicht, dass die Studenten der Theologie radfahren. Als ich, 1893, als Student

der Theologie mit meinem Rade in das Thomasstift einzog, bemerkte der Stiftsdirektor Erichson, dass er mir das nur gestatten könne, weil Professor Reuß tot sei.

Die Jugend von heutzutage kann sich nicht mehr vorstellen, was das Aufkommen des Rades für uns bedeutete. Eine bisher ungeahnte Möglichkeit, in die Natur hinauszukommen, wurde uns aufgetan. Ich habe sie reichlich und mit Wonne ausgenützt.

Non moins déterminants que les rapports aux hommes et aux choses ont été les rapports aux êtres de la nature, aux animaux. Schweitzer s'est toujours attribué au moins un grand mérite en philosophie, celui de ne pas avoir limité le sens éthique aux relations entre les personnes humaines, mais de l'avoir élargi, contrairement à Kant, par exemple, à nos relations avec tout ce qui est vivant.

So lange ich zurückblicken kann, habe ich unter dem vielen Elend, das ich in der Welt sah, gelitten. Unbefangene, jugendliche Lebensfreude habe ich eigentlich nie gekannt und glaube, dass es vielen Kindern ebenso ergeht, wenn sie auch äußerlich ganz froh und ganz sorglos scheinen.

Insbesondere litt ich darunter, dass die armen Tiere so viel Schmerz und Not auszustehen haben. Der Anblick eines alten hinkenden Pferdes, das ein Mann hinter sich herzerzerte, während ein anderer mit einem Stecken auf es einschlug – es wurde nach Kolmar ins Schlachthaus getrieben – hat mich wochenlang verfolgt.

Ganz unfassbar erschien mir – dies war schon ehe ich in die Schule ging –, dass ich in meinem Abendgebete nur für Menschen beten sollte. Darum, wenn meine Mutter mit mir gebetet und mir den Gutenachtkuß gegeben hatte, betete ich heimlich noch ein von mir selbst verfasstes Zusatzgebet für alle lebendigen Wesen. Es lautete: „Lieber Gott. Schütze und segne alles, was Odem hat, bewahre es vor allem Übel und lass es ruhig schlafen!“

Einen tiefen Eindruck machte mir ein Erlebnis aus meinem siebenten oder achten Jahre. Heinrich Bräsch und ich hatten uns Schleudern aus Gummischnüren gemacht, mit denen man kleine Steine schleuderte. Es war im Frühjahr, in der Passionszeit. An einem Sonntagmorgen sagte er zu mir: „Komm, jetzt gehen wir in den Rebberg und schießen Vögel.“ Dieser Vorschlag war mir schrecklich, aber ich wagte nicht zu widersprechen, aus Angst, er könnte mich auslachen. So kamen wir in die Nähe eines kahlen Baumes, auf dem die Vögel, ohne sich vor uns zu fürchten, lieblich in den Morgen hinaus sangen. Sich wie ein jagender Indianer duckend, legte mein Begleiter einen Kiesel in das Leder seiner Schleuder und spannte dieselbe. Seinem gebieterischen Blick gehorchend, tat ich unter furchtbaren Gewissensbissen dasselbe, mir fest gelobend, daneben zu schießen. In demselben Augenblicke fingen die Kirchenglocken an, in den Sonnenschein und in den Gesang der Vögel hineinzuläuten. Es war das „Zeichen-Läuten“, das dem Hauptläuten eine halbe Stunde voranging. Für mich war es eine Stimme aus dem Himmel. Ich tat die Schleuder weg, scheuchte die Vögel auf, dass sie wegflogen und vor der Schleuder meines Begleiters sicher waren, und floh nach Hause. Und immer wieder, wenn die Glocken der Passionszeit in Sonnenschein und kahle Bäume hinausklängen, denke ich ergriffen und

dankbar daran, wie sie mir damals das Gebot: „Du sollst nicht töten“ ins Herz geläutet haben.

Von jenem Tage an habe ich gewagt, mich von der Menschenfurcht zu befreien. Wo meine innerste Überzeugung mit im Spiele war, gab ich jetzt auf die Meinung anderer weniger als vorher. Die Scheu vor dem Ausgelachtwerden durch die Kameraden suchte ich zu verlernen.

Die Art, wie das Gebot, dass wir nicht töten und quälen sollen, an mir arbeitete, ist das große Erlebnis meiner Kindheit und Jugend. Neben ihm verblissen alle anderen.

Als ich noch nicht in die Schule ging, hatten wir einen gelben Hund namens Phylax. Wie manche Hunde konnte er keine Uniformen leiden und ging immer auf den Briefträger los. Also wurde ich angestellt, zur Stunde des Briefträgers Phylax, der bissig war und sich schon an einem Gendarmen vergangen hatte, in Zaum zu halten. Mit einer Gerte trieb ich ihn in einen Winkel des Hofes und ließ ihn nicht heraus bis der Briefträger wieder fort war. Welch stolzes Gefühl, als Tierbändiger vor dem bellenden und zähnefleischenden Hund zu stehen und ihn mit Schlägen zu meistern, wenn er aus dem Winkel ausbrechen wollte! Aber das stolze Gefühl hielt nicht an. Wenn wir nachher wieder als Freunde beieinander saßen, klagte ich mich an, dass ich ihn geschlagen hatte. Ich wusste, dass ich ihn vom Briefträger auch abhalten könnte, wenn ich ihn beim Halsband fasste und streichelte. Wenn die fatale Stunde aber wieder kam, erlag ich wiederum dem Rausch, Tierbändiger zu sein...

In den Ferien durfte ich beim Nachbar Fuhrmann sein. Sein Brauner war schon etwas alt und engbrüstig. Er sollte nicht viel traben. In der Fuhrmannsleidenschaft ließ ich mich aber immer wieder hinreißen, ihn mit der Peitsche zum Traben anzutreiben, auch wenn ich wusste und fühlte, dass er müde war. Der Stolz, ein trabendes Pferd zu leiten, betörte mich. Der Mann ließ es zu, „um mir die Freude nicht zu verderben“. Aber was wurde aus der Freude, wenn wir nach Hause kamen und ich beim Ausschirren bemerkte, was ich auf dem Wagen nicht so gesehen hatte, wie die Flanken des Tieres arbeiteten! Was nützte es, dass ich ihm in die müden Augen schaute und es stumm um Verzeihung bat?...

Einmal, ich war damals schon auf dem Gymnasium und in den Weihnachtsferien zu Hause, kutschte ich im Schlitten. Aus dem Hause des Nachbarn Löscher sprang kläffend ein als böse bekannter Hund dem Pferde entgegen. Ich glaubte im Recht zu sein, ihm einen gutgezielten Peitschenschlag zu versetzen, obwohl er sichtlich nur aus Mutwillen auf den Schlitten zukam. Zu gut hatte ich gezielt. Ins Auge getroffen, wälzte er sich heulend im Schnee. Seine klagende Stimme klang mir noch lange nach. Durch Wochen hindurch konnte ich sie nicht los werden.

Zweimal habe ich mit andern Knaben mit der Angel gefischt. Dann verbot mir das Grauen vor der Misshandlung der aufgespießten Würmer und vor dem Zerreißen der Mäuler der gefangenen Fische weiter mitzumachen. Ja, ich fand sogar den Mut, andere vom Fischen abzuhalten.

Aus solchen mir das Herz bewegenden und mich oft beschämenden Erlebnissen entstand in mir langsam die unerschütterliche Überzeugung,

dass wir Tod und Leid über ein anderes Wesen nur bringen dürfen, wenn eine unentrinnbare Notwendigkeit dafür vorliegt, und dass wir alle das Grausige empfinden müssen, das darin liegt, dass wir aus Gedankenlosigkeit leiden machen und töten. Immer starker hat mich diese Überzeugung beherrscht. Immer mehr wurde mir gewiss, dass wir im Grunde alle so denken und es nur nicht zu bekennen und zu bestätigen wagen, weil wir fürchten, von den andern als „sentimental“ belächelt zu werden, und auch weil wir uns abstumpfen lassen. Ich aber gelobte mir, mich niemals abstumpfen zu lassen und den Vorwurf der Sentimentalität niemals zu fürchten.

Ce récit de Schweitzer, Souvenirs de mon enfance (titre original: «Aus meiner Kindheit und Jugendzeit»), est considéré par beaucoup de connaisseurs comme un petit chef-d'œuvre de la littérature allemande. À cause de sa fraîcheur et à cause aussi de son dépouillement même, de sa retenue, de la pudeur qu'on y sent. La simplicité du texte qui est si grande qu'elle peut même laisser une impression de sécheresse, résulte visiblement d'un refus de tout excès, de tout effet ou artifice littéraire. Ce n'est pas la sécheresse cinglante, haineuse, vengeresse, des Mots de Sartre. Ce n'est pas du tout cette grinçante musique-là. C'est une sonatine, plutôt, jouée moderato. Si une comparaison s'impose, que ce soit avec cet autre chef-d'œuvre du genre qu'est Enfance de Tolstoï. Même générosité pour les autres êtres, même compassion et compréhension, même attention aux miracles, aux singularités de la vie.

Qu'est-ce qui a pu pousser un homme comme Schweitzer, vers la cinquantaine, à raconter ainsi son enfance? Sur la genèse de son récit court une sorte de légende, presque, et nous en avons deux versions, légèrement contradictoires. La première, celle de Schweitzer lui-même, dans Ma vie et ma pensée. Il se trouvait à Zurich, au printemps 1923, entre deux trains, et ayant deux heures d'attente il alla rendre visite à son ami, le docteur Oscar Pfister, pasteur et en même temps psychanalyste. Celui-ci lui servit à boire et l'invita à s'étendre sur le divan et à profiter de ce moment de repos pour parler des choses de son enfance. Il prit des notes en sténo et plus tard lui envoya le texte. Schweitzer le récrivit, le compléta, et c'est ainsi que tout à fait incidemment à partir d'une psychanalyse éclair, impromptue, qui aurait duré à peine deux heures, naquit ce «petit chef-d'œuvre» littéraire. N'est-ce pas presque trop beau pour paraître vraisemblable? Si l'on en croit Robert Minder, confident et biographe de Schweitzer, tout cela ne serait pas dû au seul hasard et à la fantaisie d'un moment de loisir, il y aurait eu plusieurs séances et Schweitzer qui traversait alors une phase de désarroi moral et matériel, à la perspective d'un retour difficile à Lambaréné, aurait eu besoin de «se ressourcer», de plonger dans l'histoire de son enfance, pour se reprendre en mains et pouvoir mieux affronter le présent. Quoi qu'il en soit, psychanalyse ou pas psychanalyse, ce récit est précieux et présente un grand intérêt psychologique. Schweitzer, sans aucune méthode, apparemment, si ce n'est celle de l'ordre chronologique, et sans présupposés théoriques, raconte certaines de ses premières émotions et les premières rencontres, les premières relations (avec leurs tensions, leurs affrontements) qu'il juge déterminantes. Elles l'ont marqué (formé, instruit) puisqu'il s'en souvient. Il n'y a pas que le complexe d'Œdipe. Il n'y a pas que maman et papa qui nous éduquent. Mais ce peut très bien être un inconnu, un passant, une personne rencontrée une fois par hasard et plus jamais revue. «Aucun de nous ne se doute de l'action qu'il exerce sur autrui et de ce qu'il donne. C'est un

mystère pour nous, et il doit le rester...» *Présomptueux ce serait de croire qu'une « science humaine » (une « psychanalyse ») pourrait lever ce mystère et nous livrer toutes les clés de notre personnalité, ainsi qu'éventuellement celles d'autrui.* « Personne ne peut prétendre connaître son prochain à fond... » *Mais il est important de penser que « notre vie intérieure puise à ce que certains hommes nous ont donné en des heures décisives » et que « beaucoup de nos qualités, douceur, humilité, bonté, miséricorde, véracité, fidélité, résignation dans la souffrance, nous les devons à des hommes qui nous en ont donné l'exemple en des circonstances tantôt graves, tantôt banales. Comme une étincelle, leur acte a rejailli sur notre cœur et l'a enflammé. »*

Nul homme, bien évidemment, ne s'est fait tout seul. Qu'il ait donc conscience de tout ce qu'il doit à autrui. Et comment payera-t-il ses dettes ? Son existence, son bonheur ? Il n'y a qu'un moyen : donner à son tour, rendre. Et celui qui aura reçu le plus devra donner le plus. C'est logique ! C'est la loi de la réciprocité, du don et du contre-don. Rien de grand dans le monde ne se fait sans ce sentiment mélangé de dettes et de devoir, de culpabilité et de responsabilité (Schuldgefühl). Tels du moins ont été les sentiments et les pensées de Schweitzer. Ainsi s'est fait Lambaréné, par l'énergie du don.

Am 13. Oktober 1905, einem Freitag, warf ich in Paris in einen Briefkasten der Avenue de la Grande Armée Briefe ein, in denen ich meinen Eltern und einigen meiner nächsten Bekannten mitteilte, dass ich mit Anfang des Wintersemesters Student der Medizin werden würde, um mich später als Arzt nach Äquatorialafrika zu begeben. In einem der Briefe kündigte ich im Hinblick auf die Inanspruchnahme durch das bevorstehende Studium meine Stellung als Leiter des theologischen Studienstifts zu St. Thomas.

Den Plan, den ich nun zu verwirklichen unternahm, trug ich schon länger mit mir herum. Sein Ursprung reicht in meine Studentenzeit zurück. Es kam mir unfasslich vor, dass ich, wo ich so viele Menschen um mich herum mit Leid und Sorge ringen sah, ein glückliches Leben führen durfte. Schon auf der Schule hatte es mich bewegt, wenn ich Einblick in traurige Familienverhältnisse von Klassenkameraden gewann und die geradezu idealen, in denen wir Kinder des Pfarrhauses zu Günsbach lebten, damit verglich. Auf der Universität musste ich in meinem Glücke, studieren zu dürfen und in Wissenschaft und Kunst etwas leisten zu können, immer an die denken, denen materielle Umstände oder die Gesundheit solches nicht erlaubten. An einem strahlenden Sommermorgen, als ich – es war im Jahre 1896 – in Pfingstferien zu Günsbach erwachte, überfiel mich der Gedanke, dass ich dieses Glück nicht als etwas Selbstverständliches hinnehmen dürfe, sondern etwas dafür geben müsse. Indem ich mich mit ihm auseinandersetzte, wurde ich, bevor ich aufstand, in ruhigem Überlegen, während draußen die Vögel sangen, mit mir selber dahin eins, dass ich mich bis zu meinem dreißigsten Lebensjahr für berechtigt halten wollte, der Wissenschaft und der Kunst zu leben, um mich von da an einem unmittelbaren menschlichen Dienen zu weihen. Gar viel hatte mich beschäftigt, welche Bedeutung dem Worte Jesu, „Wer sein Leben will behalten, der wird es verlieren, und wer sein Leben verliert um meinet- und des Evangeliums willen, der wird es behalten“, für mich zukomme. Jetzt war sie gefunden. Zu dem äußeren Glücke besaß ich nun das innerliche.

MUSIQUE : INTERPRÉTATION DE BACH ET RESTAURATION DES ORGUES

« J'essayai de traduire en vers l'enthousiasme que m'inspiraient les beautés de la nature, telles que je les goûtais pendant mes courses à Munster. Mais je ne dépassai jamais les deux ou trois premières rimes. Plusieurs fois j'ai tenté de dessiner la montagne, couronnée d'un vieux château, qui se dressait au bout de la route. Cet essai échoua également. Dès lors je me résignai à ne jouir du beau qu'au fond de mon être, sans chercher à l'exprimer en œuvre d'art. Je ne me suis plus essayé aux croquis ni aux poèmes. L'improvisation musicale est restée ma seule faculté créatrice. »

La musique, en effet, c'est le don, la grâce élective qui s'ajoute mystérieusement à ce que l'on est, que l'on reçoit peut-être en héritage (plusieurs ancêtres de Schweitzer étaient déjà des organistes remarquables), mais que rien n'explique, que rien ne justifie :

« Je ne fréquentais pas encore l'école que mon père me donnait déjà des leçons de musique sur un vieux piano carré. Je ne jouais guère d'après les notes ; j'étais surtout heureux quand j'improvisais ou reproduisais des chants et cantiques avec accompagnement de mon cru. À la leçon de chant, l'institutrice ne jouait les chorals que d'un doigt, sans accompagnement ; je trouvais cela peu harmonieux, et une fois, je lui demandai pendant la récréation pourquoi elle n'ajoutait pas les accords à la mélodie. Dans mon zèle, je me mis à l'harmonium et, tant bien que mal, je jouai de mémoire le cantique avec une harmonisation improvisée. Elle parut charmée et me regarda avec de grands yeux. Toutefois elle continua à tapoter d'un seul doigt. Je m'aperçus alors que je savais quelque chose de plus qu'elle, et je rougis de lui avoir fait montre d'un savoir que je considérais comme tout naturel. »

La musique peut faire défaillir de plaisir. Rare aveu d'une jouissance, dans les Souvenirs :

« En deuxième année nous avions chaque semaine deux leçons de calligraphie avec l'instituteur ; nous nous rendions pour cela dans sa classe, où il venait de diriger la leçon de chant des grands. Parfois nous devions attendre dans le corridor ; lorsque j'entendais chanter à deux voix : « Là-bas, près du moulin, je goûtais un doux repos... » ou « Qui t'a fait ton dôme ombreux,

forêt... », j'étais obligé de m'appuyer au mur pour ne pas tomber. Le charme de cette musique à deux voix faisait courir un frisson sur tout mon corps. De même, la première fois que j'entendis une fanfare, je fus près de m'évanouir.»

À Mulhouse, son professeur de musique fut Eugène Munch, « sorti tout récemment du Conservatoire de Berlin et organiste à l'église réformée de Saint-Étienne ». Les débuts furent pénibles :

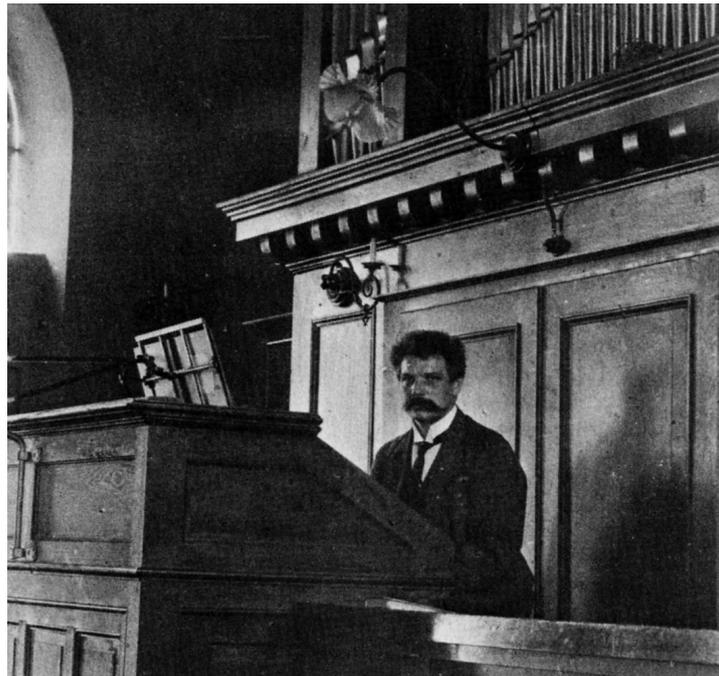
« Albert Schweitzer est mon cauchemar », disait-il souvent. Cela tenait d'une part à ce que j'employais à déchiffrer et improviser les heures d'exercice que m'imposait tante Sophie au lieu d'étudier ma tâche ; cela provenait en outre de la fausse honte qui m'empêchait de jouer avec sentiment devant mon maître. Je répugnais à profaner devant autrui les émotions que me donnait une belle page de musique. Bien des élèves éprouvent la même pudeur. Mon jeu sec et dur irritait mon professeur. Un jour, toujours paralysé par la même gêne, je lui servis, avec ma monotonie habituelle, une sonate de Mozart, d'ailleurs imparfaitement étudiée. Avec humeur, il place devant moi la courte romance sans paroles en mi majeur de Mendelssohn : « Vraiment, dit-il, tu n'es pas digne de jouer une si belle musique. Tu vas encore me massacrer cette mélodie. C'est peine perdue de chercher à donner du sentiment à qui n'en a pas ! » – « Halte-là ! pensé-je, je te montrerai bien que j'en ai. » Toute la semaine j'étudie sans relâche ce morceau, déjà maintes fois déchiffré. J'essaie même, ce qu'on n'avait jamais obtenu de moi, de trouver et de noter le meilleur doigté. La leçon suivante j'exécute correctement exercices et études, puis, bandant mes forces, je lui joue la romance sans paroles telle que je la sentais. Sans dire grand-chose, mon maître me donne une bonne tape sur l'épaule et me joue lui-même une nouvelle romance sans paroles. Puis il me propose comme tâche un morceau de Beethoven. Après quelques leçons, il me juge digne d'aborder Bach, et quelques semaines plus tard, il m'annonce qu'après ma confirmation je pourrai prendre des leçons d'orgue au grand et bel instrument de l'église Saint-Étienne. Enfin se réalisait mon secret désir, caressé de tout temps. J'avais dans le sang la passion de l'orgue. »

Le premier texte que publia Schweitzer fut un éloge funèbre de son professeur de Mulhouse, qui mourut prématurément, emporté par une fièvre typhoïde, en 1898. Schweitzer a exprimé là sa reconnaissance, sa dette, comme il le faisait toujours. Entre-temps, il avait déjà perfectionné son art, sous la direction de son maître de Paris, le célèbre organiste et compositeur Charles-Marie Widor, qui avait par ailleurs quelques liens avec l'Alsace, puisque son grand-père était facteur d'orgues à Rouffach. L'élève Schweitzer, fort de sa connaissance de l'allemand, révéla à son maître la fonction exacte des chorals de Bach, qui ne sont pas de la « musique pure », la pure construction de belles lignes mélodiques, mais qui ont été composés pour servir les paroles des cantiques. À la demande de Widor, il a consacré à cette question toute une étude qui ne devait être au début qu'un « petit essai sur la manière de jouer les chorals, destiné aux organistes français », mais qui devint progressivement, le thème s'élargissant, un ouvrage magistral de 300 pages, au titre significatif : Jean-Sébastien Bach, le musicien-poète. Performance d'un bilingue : ce livre, Schweitzer l'avait écrit

en français. Trois ans plus tard, en 1908, il fit paraître une édition augmentée, en allemand, qui plus qu'une traduction est un développement et une refonte personnelle du premier livre. À l'encontre de certaines interprétations « modernisantes », jugées par lui réductrices, Schweitzer a essayé de situer Bach dans son temps, dans la tradition artistique et religieuse de son temps. Il faut souligner que cet essai de comprendre la singularité d'une œuvre musicale par l'histoire est, dans sa méthode et son esprit, de même nature que celui qu'il consacre, à la même époque, à la vie de Jésus. Il s'agissait pour lui, là aussi, de reconstruire le sens original du message christique à partir des conditions historiques, sociales et spirituelles, de la civilisation juïdique dans laquelle Jésus avait vécu. (Cf. plus loin, le chapitre théologie.)

Schweitzer avait cru qu'en allant en Afrique exercer la médecine, il lui faudrait renoncer aux joies de la musique – et il était prêt à ce renoncement. Mais le destin, écrivit-il lui-même, se montra plus clément et une sorte d'arrangement, de ruse de l'histoire fit qu'au contraire il put d'abord payer les dettes de son premier séjour, puis financer en partie la reconstruction et le fonctionnement de son hôpital, grâce à ses tournées de concerts organisées à travers l'Europe. Ainsi, un peu selon la fameuse dialectique du « qui perd gagne », rien ne lui a été définitivement enlevé par son sacrifice, tout lui a été d'une certaine manière rendu et il a pu continuer à s'accomplir dans toutes ses dimensions.

« En Afrique, il sauve des Nègres; en Europe, il sauve des orgues », a-t-on pu dire de lui, en manière de plaisanterie. Et il est vrai qu'en musique, à côté de son œuvre d'interprète et d'exégète, il s'est occupé activement, pendant toute sa vie, de faire restaurer les vieilles orgues selon les rigoureuses techniques anciennes des facteurs français (comme Cavaillé-Coll et Silbermann qui, d'origine allemande, s'installa à Strasbourg et perfectionna son métier à Paris). Dans son premier manifeste de 1906, *Deutsche und französische Orgelbaukunst und Orgelkunst (Art comparé de la facture et du jeu de l'orgue en France et en Allemagne)*, Schweitzer, fort de la double expérience culturelle que lui a valu sa position d'Alsacien, compare les génies allemand et français et en appelle à une fusion, à une synthèse.



Albert Schweitzer à l'orgue de l'église St-Nicolas à Strasbourg, vers 1907.

Aber was wird überhaupt aus dem französischen Orgelbau und der französischen Orgelkunst werden? Was wird die Trennung von Kirche und Staat bringen? Schon jetzt richten sich die Kirchen auf die Trennung ein und streichen an den ohnehin schon kleinen Gehältern, was zu streichen ist. Den meisten Organisten ist schon ein Viertel ihrer Bezahlung gekündigt worden. Dallier verlor an St. Eustache zuerst ein Drittel, dann die Hälfte seines Einkommens und meldete sich daraufhin an die eben frei werdende Madeleinekirche. Der Organistenposten zu Notre-Dame dürfte in Zukunft kaum mehr als 1 000 frcs. eintragen. Der Orgelbau stockt. Herrliche Orgeln, die früher in den Kirchen der Kongregationen standen, sind zu Spottpreisen zu verkaufen. Manchmal fragt man sich, ob das sicherste Ergebnis der Trennung vorerst nicht der Ruin der Orgelbaues und der Orgelkunst sein wird. Die Krise, die beide durchmachen werden, wird jedenfalls sehr schwer sein.

Lassen wir die Zukunft. Für jetzt kommt es darauf an, dass der Grenzwall zwischen französischer und deutscher Orgelkunst niedergelegt werde und dass beide voneinander lernen. Der deutsche und der französische Genius sind in der Kunst angewiesen, einander anzuregen. In der Orgelkunst ganz besonders, da wir Deutschen von den Franzosen unendlich viel in Technik und Form lernen können, die Franzosen aber durch den Geist der deutschen Kunst vor einer Verarmung in ihren reinen und vollendeten Formen bewahrt werden. Aus der Durchdringung beider Geistesrichtungen wird neues Leben hüben und drüben erstehen.

Tradition et modernité: dans son autobiographie (Ma vie et ma pensée), Schweitzer parle non sans humour de son « évangile de l'orgue authentique » (das Evangelium der wahren Orgel). Progressivement, il en arrive à imposer au monde des organistes son point de vue: la nécessité de concilier la qualité musicale des orgues anciennes et certains avantages techniques des instruments modernes. Ce sens, ce souci, à nouveau, de la synthèse, cette fois entre la tradition et la modernité, Schweitzer ne l'a-t-il pas manifesté en d'autres occasions également à Lambaréné, par exemple? Bien sûr, un orgue de qualité, conçu selon les vieilles règles artisanales, revient plus cher (de 30%) qu'un orgue « industriel », fabriqué en série.

Als ich einmal mit einem musikalischen Zuckerbäcker auf Orgel und Orgelbau zu reden kam, sagte er: „Mit dem Orgelbau steht es also wie mit der Zuckerbäckerei! Wie die Leute heutzutage nicht mehr wissen, was eine gute Orgel ist, so auch nicht mehr, was gutes Zuckerwerk ist. Sie haben keine Erinnerung mehr davon, wie die Sachen schmecken, die mit frischer Milch, mit frischem Rahm, mit frischer Butter, mit frischen Eiern, mit bestem Öl, mit bestem Fett, mit natürlichen Fruchtsäften hergestellt und ausschließlich mit Zucker gesüßt sind. Alle sind sie jetzt gewohnt, gut zu finden, was mit konservierter Milch, konserviertem Rahm, konservierter Butter, getrocknetem Eiweiß, getrocknetem Eigelb, billigstem Öl, billigstem Fett, chemisch imitierten Fruchtsäften und allen möglichen Süßstoffen hergestellt wird, weil sie nichts anderes mehr vorgesetzt bekommen. Ohne Verständnis für die Qualität geben sie sich mit schöner Aufmachung zufrieden. Versuche ich die gute Ware von früher zu liefern, so verliere ich die Kundschaft, weil ich, wie der gute Orgelbauer, um dreißig Prozent zu teuer bin...“

L'IDÉE DE CULTURE : LA BLANCHE ET LA NOIRE

Schweitzer avait de la culture une conception bien arrêtée. C'est sur ce point que certains de ses écrits paraissent avoir le plus vieilli et même présenter des aspects devenus insupportables à un lecteur d'aujourd'hui, tant soit peu cultivé, qui connaît grosso modo les principes de l'anthropologie culturelle américaine ou les thèses de l'anthropologie dite structurale, représentée en France par Levi-Strauss. En cette deuxième moitié du XX^e siècle, le doute a été jeté sur la valeur exemplaire de la culture européenne (ou occidentale), son hégémonie a été contestée, déclarée absolument illégitime, un vent de libération anticoloniale a soufflé, continue de souffler autour de nos têtes et l'idée que toutes les cultures se valent, que nulle n'est supérieure à l'autre, que leurs différences doivent être maintenues et respectées, vivent les différences, l'humanité est riche surtout de ses différences, cette idée s'est imposée comme une évidence et banalisée. Or, Schweitzer, en homme du XIX^e siècle encore et héritier spirituel, ainsi qu'il le rappelait toujours lui-même, du XVIII^e siècle, celui des Lumières, définissait carrément la culture par le progrès.

« Ganz allgemein gesagt ist Kultur Fortschritt, materieller und geistiger Fortschritt der einzelnen wie der Kollektivitäten... Worin besteht er? Zunächst darin, dass für die einzelnen wir für die Kollektivitäten der Kampf ums Dasein herabgesetzt wird... »

Une culture (digne de ce nom) existe donc là où des hommes ont l'énergie (der Trieb) et la liberté d'agir afin d'améliorer les conditions générales d'existence. Ce qui peut se faire par deux voies: augmentation des biens et diminution des maux. En d'autres termes encore, plus modernes: élévation du niveau de vie et amélioration de la qualité de la vie. Si cette volonté de progrès manque ou si elle se trouve pervertie comme par le nationalisme, la culture est en décadence, elle faillit à sa mission. « Wir stehen im Zeichen des Niedergangs der Kultur. » Tel est le cas, selon Schweitzer, de la civilisation européenne. Il lui semble que la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare s'applique à elle, donc à nous. « Le riche, c'est nous. Les progrès de la médecine ont mis à notre disposition un grand nombre de connaissances et de moyens efficaces contre la maladie et la douleur physique; et les avantages incalculables de cette richesse nous paraissent chose toute naturelle. Le pauvre Lazare, c'est l'homme de couleur. Il connaît autant que nous et même plus que nous la maladie et la souffrance, et il n'a aucun moyen de les combattre. Nous agissons comme le mauvais riche, dont l'insouciance vis-à-vis du pauvre assis à sa porte était un péché, parce qu'il ne se mettait pas à la place de son prochain et ne laissait pas parler son cœur. »

Ainsi Schweitzer s'exprimait-il en 1920, au commencement de son récit: À l'orée de la forêt vierge. Trente et un ans plus tard, en 1951, dans la préface à une réédition

française, évoquant tous les bouleversements historiques et techniques qui se sont produits depuis son premier séjour, avant la Première Guerre mondiale, il lui apparaît cependant que

« le problème des relations entre Blancs et Indigènes n'a pas changé dans ses données fondamentales. Il ne peut recevoir une solution définitive que si nous arrivons, par l'estime que nous nous témoignons réciproquement et par la façon dont nous nous comportons les uns envers les autres, à établir de vrais rapports spirituels entre les deux groupes. Toutes les autres entreprises, de quelque nature qu'elles soient, ne sont que des tentatives d'une solution par l'extérieur, qui compliquent le problème plutôt qu'elles ne le simplifient.

À l'époque décrite dans ce livre, nous avions le droit de nous sentir vis-à-vis de l'indigène dans la position du frère aîné, qui veut le bien de son cadet et qui, par son instruction et son intelligence, est à même de juger quels facteurs sont les plus favorables à son développement et à son progrès véritable, et nous pouvions nous conduire en conséquence. Nous n'étions pas quelques isolés qui avions cette conviction et cette attitude mentale et qui nous efforcions d'agir en conformité avec elles dans les colonies, mais nous étions le grand nombre : gouverneurs, administrateurs de colonies, missionnaires, médecins, exploitants forestiers, commerçants, colons de tout genre. Avec fierté nous pouvions constater que les plus sensés et les plus clairvoyants parmi les indigènes voyaient en nous les frères aînés et reconnaissaient que nous voulions leur bien et sa réalisation par les voies justes. Témoin des efforts de cette époque, j'ose affirmer que nous avons obtenu au cours de ces années des résultats non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans celui des relations humaines et spirituelles entre les indigènes et nous. Des rapports basés sur une confiance mutuelle étaient en train de se créer. Malgré toutes les insuffisances dans les résultats, malgré toutes les négligences qui se sont produites, malgré toutes les erreurs qui ont été commises, nous avons conscience d'être sur la bonne voie.

Maintenant nous devons nous résigner à ne plus nous sentir comme les frères aînés et à ne plus agir comme tels. D'après l'opinion qui prévaut aujourd'hui, l'avènement de l'ère du progrès ne peut se faire qu'à condition que le frère cadet soit considéré comme majeur et capable de discernement au même titre que le frère aîné, et que les indigènes prennent de plus en plus les destinées de leur pays en mains. Ainsi en a décidé l'esprit de l'époque. En toute chose et sur toute la terre, il veut supprimer ce qui reste d'un système patriarcal pour mettre à sa place un système non-patriarcal, difficile à définir et plus difficile encore à réaliser.

L'histoire un jour prononcera son jugement sur les résultats obtenus par cet abandon du système patriarcal dans les territoires qui autrefois s'appelaient les colonies et qui aujourd'hui ne doivent plus porter ce nom. Les événements qui constituent le cours de l'évolution historique sont pour leurs contemporains insondables dans leurs origines et incalculables dans leurs effets. »

Lisant ces pages, plus d'un, aujourd'hui, se récriera : paternalisme ! et croira, par ce cri, exprimer sa lucidité supérieure, toute l'intelligence acquise du sens de l'histoire. Réfuté, Schweitzer, disqualifié comme partisan nostalgique d'un système patriarcal qui a fait son temps et qui d'ailleurs était une injure à la pensée des Droits de l'Homme. Le jugement est facile. Si Schweitzer semble ne rien renier personnellement de l'ancien système patriarcal dans lequel il avait construit son œuvre et dont il avait une expérience psychologique quotidienne, notons cependant qu'il connaissait « l'esprit de son époque » et qu'il percevait, aussi bien qu'un intellectuel de gauche, les nouvelles nécessités historiques. Il les percevait même mieux, il en voyait déjà les limites, car il était sans illusions, il ne partageait pas, sur la décolonisation, les visions eschatologiques des marxistes. Et, en effet, trente ans, quarante ans après, nous devrions avoir au moins appris une chose de l'histoire : c'est que l'émancipation politique, nationale, des peuples africains et des peuples du tiers monde en général ne résout pas tous les problèmes sociaux, loin de là, et n'assure pas automatiquement le progrès. L'histoire est « insondable », son sens incertain. Schweitzer n'avait pas l'ambition de civiliser les Africains, de leur « apporter le progrès », comme on dit, il n'était pas allé vers eux en révolutionnaire émancipateur ni en missionnaire évangéliste, il voulait seulement guérir les malades, soulager les souffrants.

Nous ne pouvons ici exposer toutes les données d'un vaste problème dont personne, en vérité, ne détient la solution. Plus que politique, ce problème est anthropologique, il est celui de la civilisation même. Est-ce même un problème ? Nous cherchons à poser – et donc à résoudre – en termes de problème ce qui en fait est une très vieille question, celle de la destinée de l'espèce humaine. Si les positions de Schweitzer ont pu être contestées, de son temps encore, au nom de la nouvelle science anthropologique, et paraître dépassées par une certaine évolution historique, celle-ci, d'abord, n'est pas définitive, elle est moins sûre qu'on ne l'aurait cru, et ensuite, dialectiquement, il peut être intéressant aujourd'hui de trouver dans Schweitzer de quoi contester, de quoi remettre en question, du moins en perspective, les énoncés déjà banalisés, devenus eux-mêmes réfutables, de la sociologie et de l'ethnologie contemporaine. Et si tout de même nous étions dans la position d'un frère aîné ? Et si tout de même la rationalité occidentale représentait un progrès universel, universalisable ? Vilaines questions ! Nous avons appris à les refouler, mais ont-elles vraiment perdu toute pertinence ? Franchement, la fraternité des « médecins sans frontières » ou celle des militants de « Terre des hommes », qui vont montrer à des villageois du Sahel comment faire du compost, construire un four solaire, ou qui vont appliquer un programme de vaccinations, n'est-elle pas, concrètement, celle d'un frère aîné ayant conscience de son savoir, de son pouvoir et, par là-même, de ses responsabilités pédagogiques et morales ? Telle était la position de Schweitzer, pendant un demi-siècle, de 1912 à 1965, et telle est notre position pratique, aujourd'hui, pour longtemps encore, peut-être.

Évidemment, le lexique de Schweitzer peut hérissier parfois nos sensibilités intellectuelles. Son vocabulaire date de l'époque coloniale et le trahit, d'une certaine façon. Ainsi tous les termes qu'il emploie pour désigner les Africains : der Neger, der Farbige, der Schwarze, der Eingeborene, das Naturkind, der Primitive, der primitive Mensch, der Halbprimitive. La palette de la traduction française est moins large, moins « colorée », mais encore gênante : l'indigène, l'homme primitif. Cette dernière expression, surtout, est devenue malheureuse et tabou. L'ethnologue et sociologue Georges Balandier, dans son ouvrage qui a fait autorité, Afrique ambiguë (1^{re} édi-

tion en 1957, chez Plon), s'est fait l'écho de certaines critiques: Albert Schweitzer n'aurait guère montré de curiosité pour les civilisations gabonaises, il aurait toujours recherché sa nourriture spirituelle hors de l'Afrique, sans s'intéresser aux problèmes que posent des sociétés au destin bouleversé... En réalité, pour celui qui connaît ne serait-ce qu'un peu l'œuvre de Schweitzer, ces reproches ne paraissent pas fondés. Très nombreuses, les pages où le docteur de Lambaréné analyse longuement les coutumes et la mentalité des peuples gabonais. Seulement, il ne le fait pas comme un ethnologue qui chercherait esthétiquement à justifier la «pensée de l'autre» et qui s'évertuerait à lui trouver une rationalité cachée, équivalente en cohérence et en finesse à la «raison occidentale»; il le fait comme un médecin qui appréhende dans sa praxis même les angoisses, les souffrances de ces hommes qu'il voit prisonniers de leur système de mœurs et de croyances. A-t-il tort? Écoutons d'abord quelques-unes de ses Histoires de la forêt vierge («Afrikanische Geschichten»). Nous jugerons après.

Tabus und Zauber

In dem Leben der Primitiven spielen Tabuvorstellungen eine große Rolle. Tabu bedeutet, dass dies und jenes zu meiden ist, weil es Unglück und Tod zur Folge hat. Das Aufkommen der Tabuvorstellungen liegt im Dunkel.

Es gibt Tabus, die für alle in gleicher Weise gelten, und solche, die nur für die betreffenden Einzelnen bestehen. Unter den allgemein geltenden Tabus spielen diejenigen, die für den Fall, dass eine Frau ein Kind erwartet, durch ihren Mann zu beobachten sind, eine große Rolle. Untersagt ist ihm bei den Pahuins: Fleisch zu genießen, das schon einen Geruch zu haben beginnt (wo doch die Eingeborenen sonst schon in Verwesung übergehendes Fleisch anstandslos essen), ein Chamäleon zu berühren, ein Loch mit Erde zu füllen, Nägel einzuschlagen, beim Verenden eines Tieres oder dem Sterben eines Menschen zugegen zu sein, etwas mit einem Leichnam zu schaffen zu haben, über einen Zug von Heerameisen hinwegzuschreiten und anderes mehr.

In meiner ersten Zeit hielt ich mich darüber auf, dass bei Begräbnissen im Spital Leute sich absolut weigerten, an der Bahre mitzutragen. Durch Geschenke und auch durch Zwang suchte ich sie dazu zu bringen, mitanzugreifen, wenn sie an der Reihe waren. Es kam dann vor, dass Leute vor mir auf die Knie fielen und mich baten, es ihnen zu erlassen. Seitdem ich verstanden habe, in welche Seelenkonflikte ich sie damit brachte, benutze ich als Leichenträger nur noch Freiwillige, die dafür einen bestimmten Lohn empfangen.

Schwer leiden die Eingeborenen auch unter dem Glauben, dass dem von einem Menschen gegen einen andern ausgesprochenen Fluche Macht innewohne und dass Menschen das Vermögen besäßen, Zauber gegen andere zu bereiten.

Insbesondere wird der vom Vater ausgesprochene Fluch als eine wirkende Kraft angesehen. Eine Frau hatte sich geweigert, statt des Mannes, der ihr von Jugend auf bestimmt war, auf Geheiß ihres Vaters einen andern, der viel mehr für sie bot, zu heiraten. Daraufhin tat der Vater, der das Geld zum Bezahlen von Schulden nötig gehabt hätte, den Fluch, dass nach

ihrer Verheiratung mit dem andern Manne sie oder das von ihr erwartete Kind sterben müsse. Sie gebar ein gesundes Kind. Damit das Kind lebe, beschloss sie, das Sterben auf sich zu nehmen. Wie die Frau, die durch ein Tabu vor diese Alternative gestellt worden war und sich in derselben Weise entschieden hatte, starb sie eines rätselhaften Todes an Entkräftung. Das Kind wurde dann ins Spital gebracht und hier mit der Flasche aufgezogen. Auf diese Weise wurde mir der Fall bekannt.

Dass man auch, ohne es zu wollen, einen Menschen mit einem Fluche belasten könne, erfuhr hier vor Jahren ein Missionar. Er musste, wie schon öfters, einen älteren Schüler der Missionsschule wegen unfreundlichen Benehmens gegen die andern Knaben zur Rede stellen. Im Unmut entfuhr ihm dabei die Worte: „Du wirst immer einen schlechten Charakter haben.“

Nach Jahren kam der ehemalige Zögling zu ihm und klagte ihm, dass der Fluch, den er über ihn ausgesprochen habe, ihn zum unglücklichen Menschen mache. Er habe nicht mehr den Mut und die Kraft, anders werden zu wollen, weil er wohl fühle, dass dies ihm unmöglich gemacht sei. Erstaunt frug der Missionar, wieso er unter einem von ihm ausgegangenen Fluche stünde. Da führte der Eingeborene ihm das Wort von damals an. Als ihm der Missionar erklärte, dass es mit nichten ein Fluch sein sollte, sondern nur eine im Unmut hingeworfene Bemerkung gewesen sei, und dass er ihm im Gegenteil von jeher gewünscht habe, dass er einen anderen Charakter annähme, wurde er ganz froh. Jetzt könne er wirklich ein anderer Mensch werden, sagte er beim Abschied.

Die Eingeborenen, die zu uns ins Spital kommen und sich von uns behandeln lassen, bewegen nicht selten Gedanken in sich, von denen wir nichts ahnen. Infolge eines Tabus, eines Fluches oder eines Zaubers befinden sie sich in einer seelischen Not, die uns verborgen bleibt. Was sie hierher führt, war nicht so sehr die Aussicht auf die Pflege, die sie bei uns finden würden, als das Bedürfnis, an einem Orte zu sein, an dem die unheimlichen Mächte, denen sie sich ausgeliefert fühlten, sich nicht auswirken können. Auch die noch völlig in den alten Vorstellungen befangenen Eingeborenen sind überzeugt, dass auf dem Boden der Missionsstation und unseres Spitals Tabus, Flüche und Zauber nichts vermögen.

Wir bedauern nur immer, dass unserer Patienten es so selten über sich bringen, uns in das seelische Elend, in dem sie sich befinden, Einblick nehmen zu lassen. Wie ganz anders könnten wir in so manchen Fällen helfen, wenn sie es täten. Psychotherapie als Ergänzung der rein medizinischen Behandlung ist bei den Wilden manchmal noch viel notwendiger als bei den Weißen.

Wer einmal etwas in die Vorstellungswelt der Primitiven eingedrungen ist und etwas von den Angstzuständen weiß, in denen sich Menschen befinden können, für die es Tabus, unabwendbare Flüche und wirkende Zauber gibt, der ist nicht mehr im Zweifel darüber, dass wir uns zu bemühen haben, sie von diesem Aberglauben zu befreien.

Wie schwer dieser Kampf zu führen ist, weiß jeder, der in ihm steht. Jene Vorstellungen haben so tiefe Wurzeln in der Weltanschauung und der Überlieferung der Primitiven, dass sie nicht leicht zu verdrängen sind.

Dass immer noch einzelne an Verfehlungen gegen ihr Tabu, an einem Fluch, unter dem sie stehen, an einem Zauber, dem sie sich ausgeliefert fühlen, zugrunde gehen, ist in den Augen der Eingeborenen ein Beweis für die Wahrheit ihrer Vorstellungen, der nicht leicht zu entkräften ist. Es ist ihnen ja schwer begreiflich zu machen, dass es sich in diesen Fällen um psychisch bedingte Geschehnisse handelt.

Wenn Eingeborene uns gegenüber in gutem Glauben behaupten, von jenen Vorstellungen freigekommen zu sein, so sind sie durchaus nicht immer auch in Wirklichkeit so weit. In ihrem Unterbewusstsein sind sie noch vorhanden und können bei irgendeinem Anlass wieder aufleben.

In unserem Bemühen um die geistige Befreiung der Eingeborenen befinden wir uns durch den in Europa wieder aufgekommenen Aberglauben in einer tragischen Lage. Durch diesen erfährt der Primitive eine unerwartete Rechtfertigung. Die Schwarzen, die Zeitungen lesen, wissen aus ihnen, dass es auch Weiße gibt, die an übernatürliche Kräfte, die die Menschen sich dienstbar machen können, glauben. Sie verbreiten es hier und stellen uns darüber zur Rede.

Dass in Europa ein leichtfertiges Spiel mit dem Aberglauben getrieben wird, bedeutet eine schwere Gefährdung des geistigen Ansehens der Weißen unter den Farbigen.

On voit que Schweitzer ne parle que d'expérience et se garde de toute spéculation anthropologique sur les « mentalités primitives » ou, comme on préfère dire maintenant, « la pensée sauvage », qui ne serait toutefois pas une pensée de sauvages ! Schweitzer est directement confronté aux maux, aux maladies (physiques et mentales) des indigènes. Il observe, il constate, essaye de comprendre, mais comprendre des mécanismes et des effets, ce n'est pas nécessairement « donner raison ». Il nous dit que l'origine de la pensée magique, des tabous, du totémisme et du fétichisme, se perd dans la nuit des temps. Aveu d'ignorance. Mais en savent-ils beaucoup plus sur la constitution de ces croyances et représentations, nos distingués et académiques anthropologues ? Que la science reconnaisse ses limites et maintienne toujours ses liens avec son champ d'expériences, si elle veut rester science ! Sur « fétiches et fétichisme », voici encore, en complément du texte précédent, un extrait de À l'orée de la forêt vierge :

À la peur du poison s'ajoute celle du pouvoir magique et malfaisant qu'un homme peut exercer sur un autre. Les indigènes se figurent qu'il existe des

moyens d'acquérir des forces magiques. Quiconque a un véritable fétiche est tout-puissant : il a de la chance à la chasse, il s'enrichit, et il peut appeler le malheur, la maladie et la mort sur ceux auxquels il veut nuire.

L'Européen ne saura jamais à quel point est effroyable la vie de ces malheureux qui passent leur temps dans la crainte des sortilèges dirigés contre eux. Seuls ceux qui ont vu cette misère de près comprennent que c'est un devoir d'humanité d'enseigner aux peuples primitifs une autre conception du monde et de la vie, pour les délivrer de ces croyances funestes. Les plus grands sceptiques eux-mêmes deviendraient amis des Missions, s'ils pouvaient constater ces faits sur place.

Qu'est-ce que le fétichisme ? Le fétichisme est né du sentiment de la crainte chez l'homme primitif. Celui-ci veut posséder un charme qui le protège contre les mauvais esprits de la nature, contre ceux des morts, et contre la puissance maléfique de ses semblables. Il attribue ce pouvoir protecteur à certains objets qu'il porte sur lui. Il ne rend pas à proprement parler un culte au fétiche, mais il veut utiliser les vertus surnaturelles de cet objet qui lui appartient.

En quoi consiste un fétiche ? Ce qui est de nature insolite passe pour être magique. Un fétiche se compose d'une série d'objets réunis dans un sachet, dans une corne de buffle ou dans une boîte. Ses éléments habituels sont des plumes d'oiseau rouges, de petits paquets de terre rouge, des griffes et des dents de léopards, et... des clochettes européennes de forme ancienne provenant du commerce de troc du XVIII^e siècle. Un noir a établi une petite plantation de cacaoyers vis-à-vis de la station missionnaire. Le fétiche qui doit la protéger est suspendu à un arbre, dans une bouteille bouchée. Aujourd'hui, on enferme les fétiches précieux dans des boîtes de fer-blanc, pour les mettre à l'abri des termites, auxquels nulle boîte de bois ne résiste à la longue.

Il y a de grands et de petits fétiches. Un grand fétiche comprend d'ordinaire un fragment de crâne humain. Mais il faut que l'homme sur lequel on l'a prélevé ait été tué spécialement dans le but d'acquérir un fétiche.

Cet été, un homme âgé a été assassiné dans sa pirogue, à deux heures de notre station. On a découvert le meurtrier. Il paraît établi qu'il a commis son crime pour se procurer un fétiche, grâce auquel il espérait pouvoir amener à composition des gens qui lui devaient de l'argent et des marchandises !

Je possède moi-même un fétiche dont les pièces principales sont deux morceaux de crâne humain, imprégnés de couleur rouge, de forme ovale allongée et qui me paraissent prélevés sur les os pariétaux. Il appartenait à deux malades, mari et femme, qui, depuis des mois, étaient atteints d'insomnies fort pénibles. Le mari entendit plusieurs fois en rêve une voix lui disant que tous deux ne guériraient qu'à la condition d'apporter le fétiche hérité des pères au missionnaire Haug, à N'Gômô, puis de suivre les instructions de ce dernier. Il fit enfin ce qui lui était ordonné. M. Haug me l'envoya, et me fit cadeau du fétiche. Le mari et la femme restèrent plusieurs mois en traitement chez moi. Leur état s'était sensiblement amélioré lorsqu'ils furent congédiés.

L'idée que les os du crâne humain, acquis spécialement dans ce but, possèdent une vertu magique, doit remonter à la plus haute antiquité. J'ai lu récemment dans une revue médicale que les trépanations observées sur les crânes des tombes préhistoriques n'ont aucun rapport avec des tentatives de traitement chirurgical des tumeurs du cerveau, mais servaient à se procurer des fétiches. L'auteur de cette affirmation me semble être dans le vrai.

Autre reproche traditionnellement adressé à Schweitzer et qui se trouve reproduit dans Afrique ambiguë : il serait un homme tourné avec nostalgie vers le passé, hostile à la modernité, hostile au développement économique des pays africains, il n'aurait envisagé de salut que par un retour aux traditions rurales et artisanales. Sur le chantier, il tempêtait contre les Noirs qui au travail manquaient d'ardeur et ne montraient aucune discipline !



La rue principale du village-hôpital de Lambaréné.

Unsere Eingeborenen haben manche guten Seiten. Insbesondere sind sie gutmütig und anhänglich. Aber mit allen Primitiven und Halbprimitiven haben sie die unerfreuliche Eigenschaft gemein, dass sie als angestellte Arbeiter unzuverlässig sind. Wie aufregend, ermüdend und deprimierend es ist, mit ihnen auf dem Bauplatz zu tun zu haben, kann sich derjenige, der es nicht miterlebt hat, nicht vorstellen.

Fast bereue ich es, so ausführlich von den Schwierigkeiten, die wir mit den Arbeitern bei dem Bau des Dorfes für die Leprakranken haben, zu berichten. Aber es hat vielleicht doch einen Sinn, dass die Freunde des Werkes daraus ersehen, dass eine der großen Aufgaben, mit denen es die, die mit Primitiven und Halbprimitiven zusammen sind, zu tun haben, darin besteht, sie zur rechten Schätzung der Arbeit zu erziehen. Nur wenn sie auch hierin fortschreiten, gelangen sie zu der Gesinnung, die die Voraussetzung zu einer gediegenen Kultur ist. Eingeborene, die längere Zeit mit einem tüchtigen Weißen zusammenleben, machen diese Entwicklung durch. Auch unter den eingeborenen Angestellten des Spitals und den Kranken, die, wie die Leprösen, nicht nur vorübergehend hier weilen, finden sich solche, die durch die Erziehung zur Arbeit, die sie hier erfahren, geistig vorangekommen sind.

On peut parler des « autres » parce que professionnellement, en quelque sorte, on en a fait son objet d'études; ainsi l'ethnologue. Ou on parle de l'expérience qu'on a avec les « autres ». Schweitzer connaissait les Gabonais à sa façon, à travers sa double expérience de médecin, attentif à tous les genres de souffrance, et de constructeur, de chef de chantier. Ses points de vue n'étaient donc pas « scientifiques ». Certes, mais que vaut en l'occurrence, dans cette situation, un point de vue scientifique ? Désintéressé, objectif ? L'ethnologue lui-même est intéressé et a la tête pleine de valeurs. Et s'il conteste avec soin les valeurs de la civilisation à laquelle il appartient, il en adopte donc d'autres. Pourquoi celles-ci seraient-elles moins relatives que les premières ? En termes sartriens: quoi que nous fassions, même si c'est de la science que nous faisons, nous sommes situés et c'est toujours à partir de notre situation que nous observons et jugeons. Autant en avoir conscience. Bref, la situation de Schweitzer en Afrique était au moins aussi « instructive » que celle d'un philosophe sans emploi et sans responsabilité. Il est vrai qu'il n'aimait pas voir les Noirs quitter leur village pour aller s'entasser dans les centres urbains. Il déplorait que les jeunes veuillent tous devenir fonctionnaires. Ils feraient mieux, pensait-il, d'apprendre un métier manuel et d'exercer une activité artisanale ou agricole directement productive. L'Afrique est « mal partie ». L'Afrique a besoin de développer son agriculture et non son secteur tertiaire. L'ingénieur agronome et écologiste René Dymont ne tient pas, aujourd'hui, un autre langage. Schweitzer, contre la modernité ? Oui, mais alors comme Dumont, comme Ivan Illich (Une société sans école, La convivialité), comme Schumacher (Small is beautiful). Quand on en appelle à la modernité, sait-on toujours ce que l'on veut et surtout ce que l'on risquerait d'obtenir ainsi ? Une certaine « modernité » considérée comme émancipation même et comme étant la solution aux crises et aux misères de tous les pays, n'est-elle pas déjà dépassée, ne fait-elle pas partie du monde ancien, des fantasmes du monde ancien ? Il y a des modernisations possibles et nécessaires, modestes, ponctuelles, mais « la » modernité ? Ne nous laissons pas abuser par la magie du mot. Écoutons plutôt une parabole, « la parabole des sandales » :

Noch einer anderen Modernisierung des Spitals sei hier gedacht. Sie besteht darin, dass unsere eingeborenen Kranken sich ernstlich entschlossen haben, Sandalen zu tragen. Von jeher hatte ich die Eingeborenen dazu zu bringen gesucht, sich aus leichtem Holz oder Tierhäuten Sandalen zu machen, um sich nicht beim Barfußgehen Fußverletzungen durch Dornen und Steine sowie auch durch Glasscherben, die in der Nähe ihrer Behau-



À Lambaréné, sur un chantier de l'hôpital (dans les années 60).

sungen im Gras herumliegen, zuzuziehen. Ich predigte tauben Ohren. Nicht einmal durch meinen Hinweis, dass bei Homer der schöne Gottes Hermes sich für jede Wanderung, die er unternimmt, sogar wenn sie in der Luft stattfindet, Sandalen an die Füße bindet, konnte ich Interesse für diese Fußbekleidung erregen. Auf den Bildern, die unsere Leute in illustrierten Zeitschriften, die ihnen in die Hände fielen, zu sehen bekamen, trugen die Weißen, Männer wie Frauen, Schuhe und keine Sandalen. Damit war für sie die Sache entschieden. Da Schuhe für sie unerschwinglich waren, liefen sie weiter barfuß, ohne meinem Gerede Aufmerksamkeit zu schenken.

Wenn ich für Sandalen Propaganda machte, war es mir auch darum zu tun, dass Patienten von uns, mit Verbänden unten an den Füßen, aufhören würden, mit diesen auf dem Erdboden, in der Nässe und in jeglichem Schmutze herumzulaufen.

Als ich mich im Laufe der Jahre in mein mit der Anpreisung von Sandalen erlittenes Fiasko ergeben hatte, tauchten plötzlich in den Bildern von illustrierten Zeitschriften elegante Damen auf, die Sandalen an den Füßen hatten. Dieses war dann gegeben, die Eingeborenen zum Tragen von Sandalen zu bekehren. Seit etwa zehn Jahren hat sich diese Mode hier eingebürgert. Nun gehen uns die Spitalinsassen, und nicht nur die, die Verbände an den Füßen tragen, um Sandalen an. Unsere Mittel erlauben uns nicht, ihnen solche aus Europa kommen zu lassen. Aber ein Schwarzer, der auf der Veranda vor meinem Zimmer auf einem Schusterschemel sitzt und mit Schusterwerkzeug ausgerüstet ist, schustert aus alten Autoreifen und Schläuchen, die wir im Lande zusammenbetteln, Sandalen zusammen. Ihre Sohle wird den Mänteln entnommen. Der Schlauch gibt das Material für die Riemen ab. Gepriesen seien die eleganten Damen, die uns zur rechten

Zeit zu Hilfe gekommen sind! Ihnen verdanken wir es, dass die vielen Verbände an Füßen von Leprakranken, die wir heute zu machen haben, rein bleiben.

Notice pédagogique: On pourrait rapprocher cette «parabole des sandales» à Lambaréné d'un passage de Balzac, dans *Le médecin de campagne*, sur les bienfaits des chaussures et des chapeaux (cf. p. 67, éd. Garnier-Flammarion). On pourrait d'ailleurs, plus amplement, tracer de nombreux parallèles intéressants entre l'œuvre médicale et tout de même «civilisatrice» de Schweitzer à Lambaréné et l'œuvre du Dr Bénassis, imaginé par Balzac, dans son roman utopique. Signalons d'ailleurs qu'un des modèles les plus probables du héros balzacien fut le pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1740- 1826) qui avait «civilisé» les paysans du Ban-de-la-Roche, en développant l'agriculture et l'hygiène, en ouvrant une école, en construisant une route, en créant des industries, etc. Si l'on songe que le pasteur Oberlin a dû être pour Schweitzer, également, un modèle ou du moins une référence connue, inscrite dans la culture protestante et la mémoire de l'Alsace, le rapprochement avec «le médecin de campagne» pourra paraître pédagogiquement plus justifié encore. Il serait intéressant aussi d'analyser plus précisément l'idée de civilisation chez Oberlin, idée tout à fait caractéristique de son époque, la fin du XVIII^e siècle, et comparer avec ce que cette même idée signifie chez Schweitzer, un siècle plus tard.

THÉOLOGIE : EXÉGÈSE ET PRÉDICATION

Les psychologues disent que l'enfant, vers trois, quatre ans, traverse un âge métaphysique. Il s'étonne. Il veut savoir pourquoi les choses existent, pourquoi elles sont comme elles sont et non pas autrement. Pour ce qui concerne le petit Schweitzer, ses premières curiosités prirent, cela ne surprendra pas de la part d'un fils de pasteur, une tournure plutôt théologique. Tout n'était pas clair dans les histoires qu'on lui racontait. Il demandait ou inventait des explications. Il lui fallait comprendre. Ainsi grandit un des plus grands théologiens du XX^e siècle :

Ehe ich zur Schule ging, hatte mein Vater mir schon viele biblische Geschichten, auch die von der Sintflut, erzählt. Als nun ein sehr regnerischer Sommer war, überfiel ich ihn mit der Bemerkung: „Wohl hat es jetzt auch bei uns schon an die vierzig Tage und vierzig Nächte geregnet, und das Wasser kommt nicht einmal an die Häuser, geschweige denn bis hinauf über die Berge.“ „Ja, damals“, antwortete er, „zu Beginn der Welt, hat es eben nicht in Tropfen geregnet, wie jetzt, sondern wie wenn man Wasser aus Kübeln ausschüttet.“ Diese Erklärung leuchtete mir ein. Als dann die Lehrerin in der Schule auch die Geschichte von der Sintflut erzählte, wartete ich darauf, dass sie ebenfalls den Unterschied zwischen dem damaligen und dem jetzigen Regnen erwähnen würde. Sie unterließ es aber. Da konnte ich nicht mehr an mich halten. „Fraulein Lehrerin“, rief ich von meinem Platze aus, „du musst die Geschichte auch richtig erzählen.“ Ohne mich zur Ruhe verweisen zu lassen, fuhr ich fort: „Du musst sagen, dass es damals nicht in Tropfen regnete, sondern wie wenn man Wasser aus Kübeln ausschüttet.“ Als ich acht Jahre alt war, gab mir mein Vater, auf meine Bitten, ein neues Testament, in dem ich eifrig las. Zu den Geschichten, die mich am meisten beschäftigten, gehörte die von den Weisen aus dem Morgenland. Was haben die Eltern Jesu mit dem Gold und den Kostbarkeiten gemacht, die sie von diesen Männern bekamen? fragte ich mich. Wie konnten sie nachher wieder arm sein?

Ganz unbegreiflich war mir, dass die Weisen aus dem Morgenland sich später um das Jesuskind gar nicht mehr kümmerten. Auch dass von den Hirten zu Bethlehem nicht erzählt wird, sie seien nachher Jünger Jesu geworden, gab mir schweren Anstoß.

Dans une courte étude comme celle-ci, on pourrait être tenté, par pédagogie, hélas, par démagogie, en réalité, de laisser tomber la théologie et d'estimer en toute

bonne foi que cela n'intéresse plus beaucoup de monde, aujourd'hui, surtout pas les jeunes, et que de toute l'œuvre spirituelle de Schweitzer cette partie-là au moins est devenue désuète. Double erreur. D'abord, parce que l'historien honnête ne peut pas oublier que Schweitzer était pasteur et qu'il a consacré durant toute sa vie, de ses premières années d'études à Strasbourg jusque dans sa vieillesse à Lambaréné, le meilleur de ses forces intellectuelles à des recherches théologiques souvent très spécialisées, pointues. Ensuite, parce que l'ignorance générale des Français en matière de théologie ne doit pas constituer une référence, la culture française (peut-être même, l'école française !) gagnerait à intégrer dans ses programmes un peu de théologie. La place de la théologie ou son absence, voilà un des traits qui continue aujourd'hui encore à différencier l'une de l'autre la culture allemande et la culture française. En guise d'introduction à Geschichte der Leben-Jesu-Forschung (Histoire des recherches sur la vie de Jésus), nous lisons :

Wenn einst unsere Kultur als etwas Abgeschlossenes vor der Zukunft liegt, steht die deutsche Theologie als ein größtes und einzigartiges Ereignis in dem Geistesleben unserer Zeit da. Das lebendige Nebeneinander und Ineinander von philosophischem Denken, kritischem Empfinden, historischer Anschauung und religiösem Fühlen, ohne welches keine tiefe Theologie möglich ist, findet sich so nur in dem deutschen Gemüt.

Traduction : Le jour où notre culture s'étendra devant la postérité comme une totalité achevée, la théologie allemande apparaîtra comme un événement des plus grands et des plus singuliers de la vie spirituelle de notre temps. La confrontation et l'interpénétration vivante de pensées philosophiques, de sens critique, d'observations historiques et de sentiments religieux, sans lesquels aucune théologie approfondie n'est possible, ne sont données que dans l'âme allemande.

Schweitzer avait le sentiment de faire, en théologie, un travail scientifique d'historien. Dans ses recherches, il ne connaissait qu'une règle, celle de la véracité (Wahrhaftigkeit) et demeurait convaincu que seule une intrépide véracité, donc l'exercice critique de la raison, pourra fonder ou refonder la foi. La foi telle qu'elle est constituée et formulée par le protestantisme :

« Il appartient à l'essence du protestantisme d'être une église qui croit moins au pouvoir ecclésiastique qu'à la puissance du Christ. C'est pourquoi il lui réserve, et c'est en quelque sorte sa mission, de rechercher toute la vérité. Cesserait-il, par peur, d'exiger la connaissance de toute la vérité, il ne serait plus que l'ombre de lui-même et incapable alors de répondre à ce qui est sa vocation, pour le christianisme et pour le monde. La recherche sur la vie de Jésus est une entreprise de vérité (Wahrhaftigkeitsakt) du christianisme protestant. Dans mon exposé du cours de cette recherche, je fais renaître, aux yeux des nouvelles générations, toute une époque de la science théologique protestante. Puissent-elles ressentir cet esprit de vérité qui animait les générations antérieures, et être renforcées ainsi dans la conviction qu'une véracité sans faille est indispensable à l'essence même d'une authentique religiosité. »

(Préface à la 6^e édition, 1930, de Histoire de la recherche sur la vie de Jésus.)

Les deux œuvres théologiques maîtresses de Schweitzer sont Histoire de la recherche sur la vie de Jésus (1^{re} publication en 1906) et La mystique de l'apôtre Paul (1930). Le deuxième livre complète le premier. Ensemble, ils constituent une somme érudite et critique, dont l'idée originale, l'intuition première, que l'ample et minu-

tieuse recherche historique ne fait que confirmer et renforcer, peut être résumée dans les termes suivants: Jésus, marqué par la spiritualité judaïque de son époque, avait du monde une vision eschatologique, il croyait à l'avènement imminent et réel, physique, pour ainsi dire, du Royaume des Cieux, et il prêchait et agissait en conséquence. Mais très vite, après sa mort sur la Croix, ses disciples durent reconnaître que la fin du monde terrestre ou l'éclat du Royaume de Dieu n'était pas pour demain... «Die Zeit war eben mächtiger als die ursprünglichen Anschauungen...» Alors, que faire? Comment s'en sortir? La «solution» sera trouvée par l'apôtre Paul qui changera l'attente du Royaume en une relation éthique et mystique, qui devra être personnelle, vivante et actuelle (en actes), avec le Christ. «Le Royaume des cieux est en vous», il est dans ce que vous faites dans l'esprit et pour l'amour de Jésus...

Ein anderer Weg, als Paulus ihn einschlug, steht uns nicht offen. Auch wir können Glauben an das Reich Gottes und an die Erlösung durch Christum als lebendigen Besitz nur in Christumystik erleben. Diese Christumystik hat Paulus in der eschatologischen Weltanschauung in einer solchen Tiefe und Lebendigkeit gedacht, dass sie ihrem geistigen Gehalt nach in allen Zeiten Geltung hat. Wie eine Fuge Bachs ihrer Form nach dem 18. Jahrhundert angehört, ihrem Wesen nach aber zeitlose musikalische Wahrheit ist, also findet sich die Christumystik aller Zeiten in der paulinischen als in ihrem Urbild wieder.

Jesu Ethik des Bereitseins auf das überirdische Reich Gottes wird bei Paulus zur Ethik des Erlöstseins in die Seinsweise des Reiches Gottes, das in der Gemeinschaft mit Jesus erlebt wird. Durch den Gedanken der bereits Wirklichkeit gewordenen Erlösung durch Christum wandelt sich bei ihm die Ethik der Erwartung des Reiches Gottes in die der Bewährung desselben. Sie tritt aus der Abhängigkeit von der eschatologischen Erwartung heraus und verbindet sich mit der Gewißheit, dass mit Christo die Verwirklichung des Reiches begonnen hat.

Schweitzer a souvent donné à ses lecteurs en théologie le sentiment d'avancer sur une corde raide, au-dessus d'un précipice, il paraît frôler l'athéisme, on lui a reproché de vider le christianisme de tout surnaturel, donc de cela même qui en fait une religion et une révélation. Ce n'est pas tout à fait exact. Sans doute vide-t-il le christianisme de toute magie, de toute fantasmagorie, mais c'est pour en dégager l'essentiel et l'universel, qui selon lui est le sens éthique de la responsabilité et le sens mystique de la transcendance.

Unser Verhältnis zum historischen Jesus muss zugleich ein wahrhaftiges und ein freies sein. Wir geben der Geschichte ihr Recht und machen uns von seinem Vorstellungsmaterial frei. Aber unter den dahinter stehenden gewaltigen Willen beugen wir uns und suchen ihm in unserer Zeit zu dienen, dass er in dem unsrigen zu neuem Leben und Wirken geboren werde und an unserer und der Welt Vollendung arbeite. Darin finden wir das Eins-Sein mit dem unendlichen sittlichen Weltwillen und werden Kinder des Reiches Gottes.

Es ist aber nicht so, dass wir die Idee der sittlichen Weltvollendung und dessen, was wir in unserer Zeit müssen, besitzen, weil wir sie durch historische Offenbarung von ihm bezogen haben. Sie liegt in uns und ist mit

dem sittlichen Willen gegeben. Weil Jesus sie, in der Nachfolge der Großen unter den Propheten, in ihrer ganzen Wahrheit und Unmittelbarkeit erfasst und seinen Willen und seine große Persönlichkeit in sie hineingelegt hat, hilft er dazu mit, dass sie auch in uns zur Herrschaft gelange und wir sittliche Kräfte für unsere Zeit werden.

Diese Auffassung der Religion und der Person Jesu wird gewöhnlich als einseitig moralistisch und rationalistisch abgetan. Darauf ist zu erwidern, dass sie, wenn sie wirklich lebendig und groß ist, die ganze Religion in sich begreift. Denn alles, was man Wirkliches über Erlösung aussagen kann, geht zuletzt darauf zurück, dass wir in der Willensgemeinschaft mit Jesus von der Welt und uns selbst frei werden und Kraft und Frieden und Mut zum Leben finden. Jesus selber ist, man vergesse es nicht, seinem Wesen nach ein Moralist und Rationalist, der in der spätjüdischen Metaphysik lebte.

On a bien lu: le christianisme (la pensée chrétienne) serait encore concevable et existerait probablement, quoique sous une autre forme, sous d'autres images, même s'il n'eût pas existé historiquement la personne de Jésus. «L'idée du devoir et de l'accomplissement moral est en nous, avec notre volonté, avec notre énergie vitale même...» Qui était réellement Jésus? Nous ne pouvons le savoir, il n'y a pas de documents historiques directs. Mais c'est précisément parce qu'ainsi sa personne demeure une énigme, qu'elle est «actualisable» et qu'elle peut inspirer, animer les hommes, à toutes les époques de l'histoire. C'est justement parce que sa personne n'est pas déterminée, qu'elle reçoit, qu'elle peut recevoir de nous, de tous les hommes, une force infinie, toujours renouvelable.

Die Namen, mit denen man Jesum im spätjüdischen Vorstellungsmaterial als Messias, Menschensohn und Gottessohn bezeichnete, sind für uns zu historischen Gleichnissen geworden. Wenn er selbst diese Titel auf sich bezog, so war dies ein zeitlich bedingter Ausdruck dafür, dass er sich als einen Gebieter und Herrscher erfaßte. Wir finden keine Bezeichnung, die sein Wesen für uns ausdrückte.

Als ein Unbekannter und Namenloser kommt zu uns, wie er am Gestade des Sees an jene Männer, die nicht wußten, wer er war, herantrat. Er sagt dasselbe Wort: Du aber folge mir nach! und stellt uns vor die Aufgaben, die er in unserer Zeit lösen muss. Er gebietet. Und denjenigen, welche ihm gehorchen, Weisen und Unweisen, wird er sich offenbaren indem, was sie in seiner Gemeinschaft an Frieden, Wirken, Kämpfen und Leiden erleben dürfen, und als ein unaussprechliches Geheimnis werden erfahren, wer er ist...

On voit jusqu'à quelles positions difficiles le scrupule de véracité et peut-être, d'abord, l'intuition (mystérieuse, mystique) conduisaient Schweitzer, mais ce théologien érudit était aussi, ne l'oublions pas, un pasteur, en contact avec la vie quotidienne et l'âme des simples gens, dans sa paroisse de Saint-Nicolas. Schweitzer a toujours ressenti vivement le besoin de prêcher, il estimait que c'était «une chose merveilleuse que de pouvoir, tous les dimanches, parler devant une foule assemblée, des fins dernières de l'existence». Les textes de certains de ses sermons, entièrement rédigés, les uns antérieurs à son premier départ pour Lambaréné, les autres postérieurs, datant de 1918 et 1919, ont pu être conservés et publiés. Éditions posthumes:

en français, *Vivre* (chez Albin Michel, 1970, traduction de Mme Madeleine Horst) et en allemand *Was sollen wir tun?* (Verlag Lambert Schneider, Heidelberg, 1974).

On pourra comparer ci-dessous la pensée éthique d'un sermon d'avant 1914 avec un sermon de 1919, où apparaissent pour la première fois la philosophie et la formule du « respect devant la vie » :

1. Extraits du sermon d'adieu pour Lambaréné, prononcé le dimanche matin 9 mars 1913, à l'église Saint-Nicolas de Strasbourg.

La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Telles les lointaines cimes neigeuses, brillantes sous le soleil, qui semblent surgir d'un seul jet au-dessus d'un horizon de brumes – alors qu'en réalité, elles se dressent à l'arrière des bastions montagneux qu'elles couronnent, et que personne ne peut les atteindre sans avoir franchi auparavant tout ce qui les précède –, ainsi apparaissent la raison et la paix de Dieu.

De nos jours, beaucoup d'esprits sont irrégieux, non pas du tout parce que leur foi leur aurait été enlevée, pour une cause quelconque, mais parce qu'ils n'ont pas été menés assez loin dans la voie de la raison, jusqu'à son point extrême où la voie de la paix prolonge celle de la raison. Ils n'ont pas repris sans cesse ni approfondi par eux-mêmes les problèmes du monde, de l'avenir des peuples, des énigmes de leur propre existence; leur raison n'a jamais filtré ni retrempé ce qu'on leur avait remis en guise de bagage religieux; ils n'ont jamais cherché à s'approprier ce qu'il contenait de vérité éternelle cachée, et ils l'ont laissé tomber en route sur le chemin de la vie.

Notre raison nous arrache à la routine étriquée de notre existence journalière et elle nous incite à nous préoccuper de tout ce qui est ou survient, à nous inquiéter des problèmes qui agitent notre temps, à participer à la vie du monde et à ressentir au fond de nous-mêmes tout ce qui s'y déroule. Sous ce rapport, il n'y a pas de discrimination radicale entre les esprits avertis et non avertis: certains savants célèbres ne se sont jamais sentis concernés par les bouleversements du monde et ne se sont jamais attardés à y penser sérieusement; tandis que des ouvriers qui sont à peine sortis de leurs ateliers en sont affectés et éprouvent un besoin fondamental de comprendre et de s'engager. Seul celui qui a fait cette expérience peut sentir grandir en lui la soif de la paix.

Nombreux sont ceux qui passent à travers l'existence sans avoir jamais connu cette aspiration, ou bien ce qu'ils en avaient connu s'est évaporé. Ils en arrivent à se dire: Voilà la vie que je désire, voilà comment je veux m'y installer au mieux, voilà ce que j'en attends, et, si je réussis, je me déclarerai pleinement heureux. Ils parlent comme s'ils avaient voilé pour ne plus le voir l'éclat de leur lumière intérieure, alors qu'elle est faite pour projeter ses phares dans l'espace et éclairer toute chose de ses faisceaux lumineux. Ils ne réagissent plus qu'aux petites contingences qui les touchent personnellement, mais ils restent froids à tout ce qui travaille le monde. C'est pourquoi ils se pelotonnent dans leur vie rétrécie et banale et y trouvent leur bonheur. Par contre, celui dont la raison reste en alerte et qui garde le contact avec tous les problèmes de l'existence, celui-là s'aperçoit avec une évidence crois-

sante que le bonheur ou le malheur ne sont pas rapetissés à la dimension des petites choses de la vie courante ; même si nous avions la chance d'atteindre tous nos objectifs, même si nous faisons envie à tous les hommes, nous n'en serions pas plus heureux pour cela, car le bonheur véritable ne s'exhale que des profondeurs de la paix intérieure. Or, plus notre raison nous jette en plein chaos des problèmes humains, et plus se fait ardente notre soif de paix. Elle nous pousse à gravir les pentes ardues des montagnes, et quand nous arrivons aux parois étincelantes des glaciers, elle nous exhorte : Plus haut ! Plus haut ! Toujours plus haut ! En avant vers la lumière resplendissante des cimes, vers la paix et la grandeur muette des sommets !

Toutes les approches de la connaissance nous enseignent comme vérité dernière qu'au-delà des choses visibles et de la succession des événements, nous aboutissons à la volonté qui dépasse tout entendement. À l'œuvre dans l'univers, une volonté globale jaillissant du flux de l'Être, s'infiltrant partout et englobant tout : c'est la volonté de Dieu. Et au-dedans de nous : notre volonté propre, dérivée de la première par un canal mystérieux et y plongeant ses racines, mais restant bien à nous tout de même. Le problème de l'Être en soi dépasse l'entendement. Autour de nous s'amoncellent énigmes sur énigmes. Le dernier problème que pose notre existence et qui commande notre destinée n'a de connexion qu'avec une autre question vers laquelle nous sommes toujours renvoyés : Que faire de notre volonté ? Quelle est sa place dans la volonté de Dieu ? Et la connaissance suprême qui nous soit accessible est l'aspiration à une paix telle que notre volonté fusionne avec la volonté infinie, notre volonté d'homme avec celle de Dieu, qu'elle ne s'isole pas, loin de sa source, pour devenir une mare stagnante asséchée par les premières chaleurs de l'été, mais qu'elle soit une eau vive et s'ouvre un passage vers le fleuve qui l'emportera vers l'infini de l'océan.

2. Extraits du sermon prononcé le dimanche 16 février 1919, à l'église Saint-Nicolas à Strasbourg.

On prétend souvent que, dans la raison, seul l'égoïsme trouve un fondement. Comment faire pour m'installer confortablement dans la vie ? Voilà toute sa sagesse, ni plus ni moins. Au mieux, elle peut encore nous inculquer une certaine honnêteté, une certaine droiture, parce que ces qualités concourent plus ou moins à nous donner le sentiment du bonheur : la raison est à la fois une soif de connaissance et une soif de bonheur, mystérieusement amalgamées dans notre for intérieur.

La soif de connaissance ! Consacre tes forces à sonder tout ce qui t'entoure, parcours le savoir humain jusqu'à ses frontières les plus lointaines, toujours tu te heurteras à l'insondable – et cet insondable s'appelle : la vie ! Et cet insondable est tellement profond que la différence entre celui qui sait et celui qui ne sait pas est toute relative.

Quelle différence y a-t-il entre le savant qui observe au microscope les manifestations les plus infimes et les plus insoupçonnées de la vie – et un vieux paysan sachant à peine lire et écrire qui, au printemps, va dans son jardin et contemple, absorbé dans ses pensées, les bourgeons qui éclatent

aux branches des arbres ? Tous deux sont en face de l'énigme de la vie, l'un peut en faire une description plus détaillée que l'autre, mais tous deux sont à égalité devant l'insaisissable. Toute science aboutit au problème de la vie et toute connaissance à l'émerveillement devant le mystère de la vie – au respect de la vie dans ses formes infinies qui se renouvellent sans interruption. Qu'est-ce que cette force qui fait naître, exister et mourir, qui rejaillit dans d'autres existences, meurt et renaît à nouveau, sans jamais s'arrêter, d'éternité en éternité ? Nous pouvons tout et nous ne pouvons rien, car toute notre sagesse est impuissante à créer la vie et toutes nos inventions sont des productions mortes.

La vie est force, volonté surgissant des causes premières et se renouvelant en elles, la vie est sentiment, émotion, douleur. Et si tu creuses le sens de la vie jusqu'à ses profondeurs ultimes, et que tu contemples, les yeux grands ouverts, le grouillement qui anime le chaos du monde, soudain tu te sens pris de vertige. Partout tu retrouves le reflet de ta propre existence. Ce scarabée, gisant mort au bord du chemin, c'était un être qui vivait, luttait pour subsister – comme toi, qui jouissait des rayons du soleil – comme toi, qui éprouvait la peur et la souffrance – comme toi, et qui, maintenant, n'est plus qu'une matière en décomposition – comme toi aussi, tôt ou tard, tu le deviendras un jour.

Tu sors et il neige. Machinalement, tu secoues la neige de tes manches. Mais vois : un flocon brille sur ta main. Il accroche ton regard, que tu le veuilles ou non, car il étincelle en des arabesques merveilleuses ; puis, un tressaillement : les fines aiguillettes qui le composaient s'effondrent – c'est fini, il est fondu, mort – sur ta main. Ce flocon tombé sur toi des espaces infinis, qui avait brillé, tressailli et n'est plus – c'est toi. Partout où tu perçois de la vie, elle est l'image de la tienne.

Qu'est-ce donc que la connaissance, la plus érudite comme la plus enfantine : respect de la vie, respect de l'insaisissable qui nous affronte dans l'univers et qui, comme nous, se différencie dans ses formes extérieures, mais qui, par le dedans, est de la même essence que nous, si semblable à nous, si proche de nous. Qu'elles tombent les frontières qui nous rendaient étrangers et isolés au milieu d'autres êtres vivants !

Respecter l'immensité sans fin de la vie – ne plus être un étranger au milieu des hommes – participer et compatir à la vie de tous. Ce résultat final de la connaissance rejoint donc dans sa substance le commandement de l'amour du prochain. Le cœur et la raison sont à l'unisson dès que nous avons la volonté et le courage d'être des hommes et de chercher à pénétrer jusqu'au fond des choses.

La raison découvre la charnière qui unit l'amour de Dieu et l'amour des hommes – l'amour de la créature, le respect de tout être, la participation à toute vie, quelque dissemblable qu'elle soit de la nôtre dans sa forme extérieure.

Je ne peux pas m'empêcher de respecter tout ce qui vit, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la compassion pour tout ce qui vit : voilà le commencement et le fondement de toute éthique. Celui qui a fait un jour cette expérience et ne cesse de la refaire et d'ailleurs celui qui en a pris conscience

une fois ne peut plus l'ignorer – celui-là est un être moral. Il porte en lui le fondement de son éthique, il ne peut la perdre et elle grandit et se renforce en lui. Celui qui n'a pas acquis cette conviction n'a qu'une éthique apprise, sans fondement intérieur, qui ne lui appartient pas et qui peut se détacher de lui et tomber. Le tragique, c'est que notre génération n'avait qu'une éthique apprise qui, au moment où elle aurait dû faire ses preuves, s'est détachée et est tombée. Depuis des siècles, l'humanité n'a été nourrie que d'éthique apprise; elle était grossière, ignorante, sans cœur et ne s'en doutait pas, parce qu'elle ne possédait pas encore l'étalon de l'éthique : le respect total de la vie.



Albert Schweitzer et Hélène Bresslau
à l'époque de leur mariage en 1912.

Le comité de la Société des Missions de Paris n'avait qu'à contrecœur autorisé Schweitzer à partir pour Lambaréné et, connaissant ses « dangereuses » théories théologiques, lui avait au moins extorqué la promesse que là-bas il agirait comme médecin seulement, qu'il s'abstiendrait de prêcher et resterait « muet comme une carpe ». Mais sur place, les missionnaires ne tardèrent pas eux-mêmes à délier Schweitzer de son serment, car il n'était pas question, devant un public africain, de s'engager dans des controverses doctrinales. Seul le contenu, la substantifique moelle éthique du christianisme pouvait passer dans la prédication. Aussi Schweitzer prit-il l'habitude de s'adresser les dimanches à la foule de son village hôpital, en plein-air, sur une estrade, assisté par deux interprètes, des instituteurs noirs de la Mission, qui traduisaient ses paroles, phrase par phrase, l'un en palhouin, l'autre en benjabi. Cérémonies religieuses des plus insolites et « pittoresques », car certains fidèles cuisaient leur déjeuner en écoutant, d'autres ravaudaient leurs filets de pêche, une mère lavait la tête de son enfant, des moutons et des chèvres traversaient la place, les oiseaux des tropiques chantaient dans les arbres et le docteur-pasteur était obligé d'élever la voix. Ses sermons n'étaient pas moins pittoresques que la cérémonie. Voici l'un des plus typiques, qui a pour thème le pardon. C'est l'évangile aux couleurs de l'Afrique :

Kaum dass du morgens auf bist und vor deiner Hütte stehst, kommt einer, den alle Leute als böse kennen, und beleidigt dich. Weil der Herr Jesus sagt, dass man verzeihen soll, schweigst du, statt das Palaver zu beginnen.

Nachher frisst dir die Ziege des Nachbarn die Bananen, die dein Mittagessen abgeben sollten. Statt mit dem Nachbarn Streit zu beginnen, sagst du ihm nur, dass es seine Ziege war und dass es gerecht wäre, wenn er die Bananen ersetzte. Aber wenn er dann widerspricht und behauptet, es sei nicht seine Ziege gewesen, gehst du still fort und denkst daran, dass der liebe Gott dir in deiner Pflanzung so viel Bananen wachsen lässt, dass du wegen dieser keinen Streit anzufangen brauchst.

Nachher kommt der Mann, dem du zehn Büschel Bananen mitgegeben hast, damit er sie für dich mit den seinen auf dem Markte verkauft, und bringt dir nur das Geld für neun. Du sagst, das sei zu wenig. Er aber entgegnet, du hättest dich verzählt und ihm nur neun Büschel mitgegeben. Schon willst du ihm ins Gesicht schreien, dass er ein Lügner ist. Da musst du aber daran denken, wie viel Lügen, die nur du allein kennst, dir der liebe Gott verzeihen muss, und gehst still in deine Hütte.

Beim Feuermachen wirst du dann gewahr, dass dir jemand von dem Holze, das du gestern aus dem Walde gebracht hast und das für eine Woche zum Kochen genügen sollte, weggenommen hat. Noch einmal zwingst du dein Herz zum Vergeben und stehst davon ab, bei allen Nachbarn nachzuschauen, wer dein Holz haben könnte, und den Dieb beim Häuptling zu verklagen.

Nachmittags beim Aufbruch zur Arbeit in der Pflanzung entdeckst du, dass einer dein gutes Buschmesser weggenommen und dir sein altes scharftiges an die Stelle gelegt hat. Du weißt, wer es ist, denn du erkennst das Buschmesser. Da denkst du, dass du viermal verziehen hast und dass du es auch noch ein fünftes Mal fertigbringen willst. Obwohl es ein Tag war, an dem du viel Unangenehmes hattest, fühlst du dich so froh, als wäre es einer der glücklichsten. Warum? Weil dein Herz darüber glücklich ist, dass es dem Willen des Herrn Jesus gehorsam war.

Am Abend willst du fischen gehen. Du langst nach der Fackel, die in der Ecke der Hütte stehen soll. Aber sie ist nicht da. Da kommt der Zorn über dich, und du denkst, dass du heute genug vergeben hast und dass du jetzt dem auflauern willst, der mit deiner Fackel zum Fischen ging. Aber noch einmal wird der Herr Jesus Meister über dein Herz. Mit einer beim Nachbarn geliehenen Fackel gehst du ans Ufer hinunter.

Dort entdeckst du, dass dein Boot nicht da ist. Ein anderer ist damit zum Fischfang gefahren. Zornig versteckst du dich hinter einem Baum, um auf den zu warten, der dir dieses angetan hat, und hast vor, ihm bei seiner Rückkehr alle Fische wegzunehmen und ihn beim Bezirkshauptmann zu verklagen, dass er dir eine Buße zahlen muss, wie es recht ist. Aber während du wartest, fängt dein Herz an zu reden. Immer wiederholt es den Spruch Jesu, dass uns Gott unsere Sünden nicht vergeben kann, wenn wir den Menschen nicht vergeben. Das Warten dauert so lange, dass der Herr Jesus noch einmal Meister über dich wird. Statt mit den Fäusten auf den andern loszugehen, wenn er endlich bei Tagesgrauen zurückkehrt und vor Angst niederfällt, wie du hinter dem Baum hervortrittst, sagst du ihm, dass der Herr Jesus dich zwingt, ihm zu vergeben, und lässt ihn ruhig gehen. Selbst die Fische verlangst du ihm nicht ab, wenn er sie nicht freiwillig überlässt. Aber ich glaube, er gibt sie dir, vor lauter Erstaunen, dass du keinen Streit mit ihm anfängst.

Nun gehst du heim, froh und stolz, dass du es über dich gebracht hast, sieben Mal zu vergeben. Aber wenn an jenem Tage der Herr Jesus in dein Dorf käme und du vor ihn trätest und meintest, er würde dich vor allen Leuten darum loben, dann würde er zu dir sagen, wie zu Petrus, dass siebenmal nicht genügt, sondern dass du noch einmal sieben Mal, und noch einmal, und noch einmal, und noch viele Male vergeben musst, bis Gott dir deine vielen Sünden vergeben kann...

LA PHILOSOPHIE AU SÉRIEUX

Étonnant que Schweitzer n'ait aucune place dans les histoires de la philosophie en France. Serait-ce parce qu'il n'a pas respecté une certaine division et spécialisation du travail intellectuel, parce qu'il n'a pas été seulement philosophe, qu'il n'appartenait pas à la profession et qu'il était, qu'il est toujours inclassable ? À un moment donné, très tôt, en fait, il n'avait pas encore 25 ans, il eut à se décider entre une chaire de philosophie et une chaire de théologie. Pour toutes sortes de raisons et par héritage, par vocation, il choisit cette dernière. Mais sa première thèse (« Dissertation », en allemand), présentée en 1899, portait sur « la philosophie de la religion chez Kant ». Il fut « docteur » en philosophie avant d'être docteur en théologie (1900) et docteur en médecine (1913). S'il n'exerça pas professionnellement la philosophie, il ne fut rien moins qu'un amateur. Sa thèse sur Kant continue à faire autorité, elle a été rééditée en Allemagne en 1987. Et il ne s'est pas contenté des lauriers d'une thèse. En 1908, il a confié dans une lettre : « Und ich bin eben nicht Theologe, sondern der Philosophie, dem « Denken » ergeben. Und das ist eine herrliche und zugleich furchtbare Krankheit, wie schon Sokrates, der Mensch, den ich ne ben Jesus am höchsten stelle, andeutete... » Et, continuité, en 1964, à l'âge de 89 ans : « Ich war mir aber bewußt, daß ich... ein Suchender in Philosophie geworden war und dies als Hauptberuf ansah. Schon als Student war ich im Untergrund meines Denkens mehr mit Philosophie als mit Theologie beschäftigt. »

C'est net. Il faut donc reconnaître que philosopher était pour lui un besoin profond, une passion, sinon même, comme il dit, une sorte de « terrible maladie ». Il nous reste à comprendre à quelle nécessité spirituelle répondait exactement la philosophie, quel était son sens, dans le rapport de l'homme avec l'action, avec la culture, et dans son rapport avec le religieux. Sa pensée originale, sa pensée nouvelle, inspirée et inspiratrice, n'est pas théologique, elle est philosophique – exprimée dans les deux livres de son œuvre majeure, publiée en 1923, La civilisation et l'éthique. Si l'on examine l'ensemble de l'œuvre écrite de Schweitzer, on voit bien que la partie théologique est la plus volumineuse et sans doute celle qui a demandé le plus de labeur, mais le centre, le cœur, le foyer de l'œuvre est constitué par la philosophie et, de ce point de vue, la théologie apparaît cantonnée à la périphérie. Sans que cela soit dit, l'ancien rapport scolastique est renversé : non plus la philosophie servante de la puissante et déterminante théologie, mais plutôt l'inverse, sauf que la philosophie ne réussit pas à être réellement une puissance et peut-être, en profondeur, est-ce précisément à cause de cela, à cause d'une carence, d'un abandon de la philosophie, que la religion reste, qu'elle reste encore le meilleur support social de l'éthique.

On ne saurait reprocher aux hommes de ne pas entendre la philosophie, on ne peut que reprocher à la philosophie de ne pas savoir se faire entendre. « Misère de

la philosophie»! Unabhängig von allem Marxismus, aber ein wenig in der Weise und auf dem Ton der Indignation des jungen Marx, ebenfalls, Schweitzer, von vornherein, suchend nach den Ursachen des Niedergangs der Kultur (oder des Scheiterns der Zivilisation), beschuldigt die Philosophie und ihre «Meisterdenker», ihre Professoren, die sich in ihrer Scholastik, ihrer Gelehrsamkeit, und die sie vergessen haben, was die authentische philosophische Fragestellung ist. Wie das: «Vergessen der Philosophie» ist nicht das Ende...

Das Entscheidende war das Versagen der Philosophie.

Im 18. und im beginnenden 19. Jahrhundert war die Philosophie die Anführerin der öffentlichen Meinung gewesen. Sie hatte sich mit den Fragen, die sich den Menschen und der Zeit stellten, beschäftigt und ein Nachdenken darüber im Sinne der Kultur lebendig erhalten. In der Philosophie gab es damals ein elementares Philosophieren über Mensch, Gesellschaft, Volk, Menschheit und Kultur, das in natürlicher Weise eine lebendige, die öffentliche Meinung beherrschende und Kulturrenthusiasmus unterhaltende Populärphilosophie hervorbrachte.

Was ist die Philosophie oder was soll sie sein? Sie soll die Vernunft darstellen. Sie soll die kritische Vernunft, theoretisch und praktisch, sein. Sie soll, wie sie es im 18. Jahrhundert war, mit Energie und Mut sein, geradezu als Jahrhundert der Aufklärung oder Jahrhundert der Philosophen. Schweitzer hat sich immer für den Rationalismus und sein Leben lang ist er treu geblieben zu einem bestimmten Ideal des 18. Jahrhunderts oder zu einem idealen 18. Jahrhundert!

Wohl weiß ich, dass unsere Zeit zu allem, was irgendwie „rationalistisch“ ist, absolut kein Verhältnis hat und es als eine Verirrung des 18. Jahrhunderts abgetan haben möchte. Aber die Einsicht wird schon kommen, dass wir wieder da einsetzen müssen, wo das 18. Jahrhundert stehen blieb. Was zwischen damals und jetzt liegt, ist ein Intermezzo des Denkens, ein Intermezzo mit außerordentlich interessanten und reichen Momenten, aber doch nur ein verhängnisvolles Intermezzo. Sein unausbleibliches Ende war unser Versinken in Weltanschauungslosigkeit und Kulturlosigkeit, womit alles geistige und materielle Elend, in dem wir schmachten, gegeben ist.

Wird auch die scholastische Philosophie verworfen, so ist eine nebulöse, emphatische und frivole Philosophie, wie Schweitzer es 1923 dachte, nicht weit von Camus entfernt, der später sagte, dass die einzige philosophische Frage, die wirklich ernsthaft ist, die Frage des Selbstmordes ist, das heißt die Frage nach dem Sinn oder dem Wert des Lebens. Der moderne Leser wird auf bestimmten Seiten des Camus-Buchs erstaunlich viele Hinweise finden!

Unsere Laufbahn beginnen wir in unbefangener Welt- und Lebensbejahung. Der Wille zum Leben, der in uns ist, gibt sie uns als etwas Selbstverständliches ein. Aber wenn dann das Denken erwacht, tauchen die Fragen auf, die uns das bisher Selbstverständliche zum Problem machen. Welchen Sinn deinem Leben geben? Was willst du in der Welt? Bei der damit anhebenden Auseinandersetzung zwischen dem Erkennen und dem Willen zum Leben reden die Tatsachen mit verwirrenden Einsichten auf diesen ein. Mit tausend Erwartungen, sagen sie, lockt uns das Leben und erfüllt kaum eine. Und die erfüllte selber ist fast eine Enttäuschung; denn nur

vorgestellte Lust ist wahrhaft Lust; in der erfüllten regt sich immer schon die Unlust. Unruhe, Enttäuschung und Schmerz sind unser Los in der kurzen Spanne Zeit, die zwischen unserm Entstehen und Vergehen liegt. Das Geistige ist in einer grausigen Abhängigkeit von dem Körperlichen. Sinnlosen Ereignissen ist unsere Existenz ausgeliefert und kann von ihnen in jedem Augenblick vernichtet werden. Der Wille zum Leben gibt mir Trieb zum Wirken ein. Aber es ist mit dem Wirken, als ob ich mit dem Pfluge das Meer pflügen und Samen in diese Furchen säen wollte. Was haben die, die vor mir wirkten, erreicht? Was für eine Bedeutung hat das, was sie erstrebt haben, in dem unendlichen Weltgeschehen? Mit allen seinen Vorspiegelungen will der Wille zum Leben mich nur dazu verleiten, mein Dasein weiterzufristen und Wesen, denen dasselbe armselige Los beschieden ist wie mir, ins Dasein treten zu lassen, damit das Spiel immer weitergehe.

Die Erkenntnisse, auf die der Wille zum Leben gestoßen wird, wenn er zu denken anfängt, sind also durchweg pessimistisch. Es ist nicht von ungefähr, dass alle religiösen Weltanschauungen, mit Ausnahme der chinesischen, mehr oder weniger pessimistisch lauten und den Menschen nichts von diesem Dasein zu erwarten heißen.

Wer will uns da wehren, von der uns verliehenen Freiheit Gebrauch zu machen und das Dasein von uns zu werfen? Jeder denkende Mensch macht mit diesem Gedanken Bekanntschaft. Wir lassen uns tiefer mit ihm ein, als wir es voneinander ahnen, wie wir ja alle viel mehr von den Rätseln des Daseins bedrängt sind, als wir uns anmerken lassen.

Was bestimmt uns, solange wir noch einigermaßen bei Besinnung sind, den Gedanken, unserm Dasein ein Ende zu setzen, abzuweisen? Ein instinktiver Widerwille gegen diese Tat. Der Wille zum Leben ist stärker als die pessimistische Erkenntnis. Instinktive Ehrfurcht vor dem Leben ist in uns, denn wir sind Wille und Leben...

Les questions sans réponses qui sont les questions philosophiques (ou métaphysiques), est-il bien utile de les poser et de s'y arrêter? Oui! Et seule la véracité de la philosophie, la conscience de ne pas savoir, la conscience de l'énigme de l'existence, nous gardera des tentations et des errements des idéologies.

An sich schon hat das Besinnen auf den Sinn des Lebens eine Bedeutung. Kommt solches Nachdenken wieder unter uns auf, so welken die Eitelkeits- und Leidenschaftsideale, die jetzt wie böses Unkraut in den Überzeugungen der Massen wuchern, rettungslos dahin. Wieviel wäre für die heutigen Zustände schon gewonnen, wenn wir alle nur jeden Abend drei Minuten lang sinnend zu den unendlichen Welten des gestirnten Himmels emporblickten und bei der Teilnahme an einem Begräbnis uns dem Rätsel von Tod und Leben hingeben würden, statt in gedankenloser Unterhaltung hinter dem Sarg einherzugehen. Die Torheits- und Leidenschaftsideale derer, die die öffentliche Meinung und die öffentliche Ereignisse machen, hätten keine Macht mehr über Menschen, die nur irgendwie über Unendlichkeit und Endlichkeit, Sein und Vergehen denkend geworden wären und darin Maßstäbe für wahr und falsch, wertvoll und wertlos gefunden hätten.



En compagnie du biologiste et philosophe Jean Rostand, de l'Académie Française.

La philosophie, comme d'autres institutions et modes de pensée, sans doute, connaît des bas et des hauts, des interruptions et des reprises, des déclin et des renaissances. Schweitzer croit constater, à son époque, un certain affaiblissement, un relâchement, une décadence même de la philosophie, mais il ne jette pas le bébé avec l'eau du bain ! Ayant récapitulé, en une dizaine de chapitres, toute l'histoire de la philosophie occidentale, de Platon à Nietzsche et à Bergson, et dégagé chaque fois, pour chaque époque et chaque auteur important, son contenu ou sa problématique éthique, il tente un dépassement, il propose d'ouvrir un nouveau chemin et ce nouveau chemin (« der neue Weg ») n'est pas théologique, par exemple, il n'est pas non plus scientifique ou positiviste, il est philosophique. Ce n'est pas lui qui aurait dit que le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas, mais plutôt qu'il sera philosophique ou ne sera pas.

La « nouvelle philosophie » tient en une formule : respect devant la vie. C'est un avantage, qu'une pensée en elle-même complexe se trouve condensée et comme symbolisée dans une expression, mais cela devient vite un obstacle à la compréhension, car à force d'être isolée de son contexte originel, d'être répétée et ainsi banalisée, la formule se vide de son sens. Les mots « Ehrfurcht vor dem Leben » sont imparfaitement rendus en français par « respect de la vie ». « Ehrfurcht vor dem Leben » laisse entendre en allemand quelque chose comme : crainte et tremblement devant le mystère de la vie. À la base de cette pensée schweitzerienne, y a-t-il une intuition,

une illumination, ou y a-t-il un raisonnement, une sorte de cogito ? On pourra en discuter indéfiniment, de même que les philosophes commentateurs discutent depuis plus de trois siècles pour savoir si le cogito cartésien est l'expression d'une expérience, du sentiment même d'exister, ou s'il est d'abord un raisonnement, comme il en donne l'air. C'est Schweitzer lui-même qui oppose explicitement son cogito à celui de Descartes :

Bei Descartes geht das Philosophieren von dem Satze aus: „Ich denke, also bin ich.“ Mit diesem armseligen, willkürlich gewählten Anfang kommt es unrettbar in die Bahn des Abstrakten. Es findet den Zugang zur Ethik nicht und bleibt in toter Welt und Lebensanschauung gefangen. Wahre Philosophie muss von der unmittelbarsten und umfassendsten Tatsache des Bewusstseins ausgehen. Diese lautet: „Ich bin Leben, das leben will, inmitten von Leben, das leben will.“ Dies ist nicht ein ausgeklügelter Satz. Tag für Tag, Stunde für Stunde wandle ich in ihm. In jedem Augenblick der Besinnung steht er neu vor mir. Wie aus nie verdorrender Wurzel schlägt fort und fort lebendige, auf alle Tatsachen des Seins eingehende Welt- und Lebensanschauung aus ihm aus. Mystik ethischen Einswerdens mit dem Sein wächst aus ihm hervor.

« Je suis un être vivant qui veut vivre, au milieu d'autres êtres vivants qui veulent vivre. » C'est là le premier fait – ou l'expérience première. Pas de solipsisme, comme chez Descartes, de danger (tout philosophique) d'être enfermé dans ma conscience et de ne pas pouvoir être sûr de l'existence d'autrui. Je saisis immédiatement la volonté de vivre des autres êtres et comme cette vie ne vient pas de moi, mais de je ne sais où, je suis tenu très logiquement de la respecter, d'admettre qu'elle a le droit de vivre autant que je peux l'avoir moi-même. La stricte logique (ou l'esprit de conséquence) recouvre ici exactement la donnée du sentiment. La raison est ici parfaitement en accord avec le pathos, avec ce qui dans le langage du XVII^e siècle pouvait s'appeler « les passions de l'âme » : joie, douleur, pitié, angoisse, etc. :

Wie in meinem Willen zum Leben Sehnsucht ist nach dem Weiterleben und nach der geheimnisvollen Gehobenheit des Willens zum Leben, die man Lust nennt, und Angst vor der Vernichtung und der geheimnisvollen Beeinträchtigung des Willens zum Leben, die man Schmerz nennt: also auch in dem Willen zum Leben um mich herum, ob er sich mir gegenüber äußern kann oder ob er stumm bleibt.

Ethik besteht also darin, dass ich die Nötigung erlebe, allem Willen zum Leben die gleiche Ehrfurcht vor dem Leben entgegenzubringen wie dem eigenen. Damit ist das denknotwendige Grundprinzip des Sittlichen gegeben. Gut ist, Leben erhalten und Leben fördern; böse ist, Leben vernichten und Leben hemmen.

Tatsächlich lässt sich alles, was in der gewöhnlichen ethischen Bewertung des Verhaltens der Menschen zueinander als gut gilt, zurückführen auf materielle und geistige Erhaltung oder Förderung von Menschenleben und auf das Bestreben, es auf seinen höchsten Wert zu bringen. Umgekehrt ist alles, was in dem Verhalten der Menschen zueinander als böse gilt, seinem letzten Wesen nach materielles oder geistiges Vernichten oder Hemmen von Menschenleben und Versäumnis in dem Bestreben, es auf seinen höchsten

Wert zu bringen. Weit auseinanderliegende, untereinander scheinbar gar nicht zusammenhängende Einzelbestimmungen von Gut und Böse fügen sich wie zusammengehörige Stücke ineinander, sobald sie in dieser allgemeinsten Bestimmung von Gut und Böse erfasst und vertieft werden.

Das denknotwendige Grundprinzip des Sittlichen bedeutet aber nicht nur Ordnung und Vertiefung der geltenden Anschauungen von Gut und Böse, sondern auch ihrer Erweiterung. Wahrhaft ethisch ist der Mensch nur, wenn er der Nötigung gehorcht, allem Leben, dem er beistehen kann, zu helfen, und sich scheut, irgend etwas Lebendigem Schaden zu tun. Er fragt nicht, inwiefern dieses oder jenes Leben als wertvoll Anteilnahme verdient, und auch nicht, ob und inwieweit es noch empfindungsfähig ist. Das Leben als solches ist ihm heilig. Er reißt kein Blatt vom Baume ab, bricht keine Blume und hat acht, dass er kein Insekt zertritt. Wenn er im Sommer nachts bei der Lampe arbeitet, hält er lieber das Fenster geschlossen und atmet dumpfe Luft, als dass er Insekt um Insekt mit versengten Flügeln auf seinen Tisch fallen sieht.

Geht er nach dem Regen auf der Straße und erblickt den Regenwurm, der sich darauf verirrt hat, so bedenkt er, dass er in der Sonne vertrocknen muss, wenn er nicht rechtzeitig auf Erde kommt, in der er sich verkriechen kann, und befördert ihn von dem todbringenden Steinigen hinunter ins Gras. Kommt er an einem Insekt vorbei, das in einen Tümpel gefallen ist, so nimmt er sich die Zeit, ihm ein Blatt oder einen Halm zur Rettung hinzuhalten.

Er fürchtet sich nicht, als sentimental belächelt zu werden. Es ist das Schicksal jeder Wahrheit, vor ihrer Anerkennung ein Gegenstand des Lächelns zu sein. Einst galt es als eine Torheit, anzunehmen, dass die farbigen Menschen wahrhaft Menschen seien und menschlich behandelt werden müssten. Die Torheit ist zur Wahrheit geworden. Heute gilt es als übertrieben, die stete Rücksichtnahme auf alles Lebendige bis zu seinen niedersten Erscheinungen herab als Forderung einer vernunftgemäßen Ethik auszugeben. Es kommt aber die Zeit, wo man staunen wird, dass die Menschheit so lange brauchte, um gedankenlose Schädigung von Leben als mit Ethik unvereinbar einzusehen.

Ethik ist ins Grenzenlose erweiterte Verantwortung gegen alles, was lebt.

La raison demande à fonder ou à justifier. Quel peut être le fondement de cette éthique du respect devant la vie et de la responsabilité envers tout ce qui vit? Son fondement ne saurait être que... l'absence de fondement, en quelque sorte, l'abîme (der Ab-grund). C'est précisément parce que je ne peux pas savoir quel est le sens de la vie, parce que j'ai conscience du mystère de l'existence et qu'une métaphysique comme science positive est donc exclue, que je dois agir en faisant mon possible pour entretenir, secourir au besoin et développer cette vie infinie qui m'englobe, à laquelle je participe et dont je ne suis pas la cause. Dans les deux livres de « Kultur und Ethik » ainsi que, par ailleurs, dans ses ouvrages de théologie et dans ses prédications du dimanche, Schweitzer insiste sur le rapport étroit, l'association qu'il faut établir, et toujours à nouveau culturellement rétablir, entre mystique et éthique. « Alle tiefe Philosophie, aile tiefe Religion ist zuletzt nichts anderes ais ein Ringen um ethische Mystik und mystische Ethik. » Il a approfondi encore une fois la question dans le der-

nier ouvrage de philosophie qu'il ait pu faire paraître, Les grands penseurs de l'Inde, où, sortant de nos frontières culturelles, témoignant de son esprit d'universalité, il a voulu confronter la pensée occidentale aux traditions de la pensée orientale. La conclusion :

L'éthique, c'est la reconnaissance de notre responsabilité, envers tout ce qui vit.

Il y a deux sortes de mystiques : l'une se déduit du principe de l'identité de l'Esprit universel et de l'esprit individuel, l'autre découle de l'éthique.

La mystique de l'identité, qu'elle soit indienne ou européenne, n'est pas éthique et n'est pas à même de le devenir. On peut bien lui prêter un caractère éthique en attribuant une nature éthique à l'Esprit universel. Mais, sitôt que la pensée s'écarte, fût-ce d'un cheveu, de la constatation que l'Esprit universel et l'Univers sont un mystère insondable pour nous, elle cesse d'être sur le chemin de la vérité.

La pensée indienne moderne s'efforce de donner à la mystique de l'identité le caractère et la signification d'une mystique éthique. Elle y réussit aussi peu que Maître Eckhart (environ 1260-1327) qui fit jadis la même tentative pour la mystique européenne. Les greffes de l'éthique ne prennent pas sur l'arbre de la mystique d'identité.

La mystique née de l'éthique, par contre, peut admettre que l'Esprit universel et le monde restent un mystère insondable pour nous. N'ayant pas besoin de donner une explication du monde, elle n'entre jamais en conflit avec la connaissance du réel. Tandis que la mystique de l'identité n'accorde que fort peu d'estime à la science, se vantant de posséder une connaissance intuitive et immédiate du monde à côté de laquelle toute autre connaissance devient insignifiante, la mystique éthique reconnaît la valeur de toute connaissance. Elle sait que toutes les recherches et découvertes de la science ne peuvent qu'approfondir le secret que tout ce qui existe est volonté de vivre.

La mystique née de l'éthique se réclame de la « docte ignorance » (*docta ignorantia*) dont parlent les mystiques du Moyen Âge.

La docte ignorance de la mystique éthique est ignorance en ce qu'elle se résigne à ne rien comprendre au mystère qu'est le monde. Elle est docte en ce sens qu'elle sait que la seule chose qu'il nous soit possible de savoir et que nous ayons besoin de savoir, c'est que tout ce qui existe est vie et qu'en nous dévouant pour les autres êtres nous réalisons l'union spirituelle avec l'Infini qui porte en lui toutes les existences.

La mystique éthique ne cherche pas à comprendre pourquoi l'Esprit universel prend connaissance de lui-même dans le pauvre esprit humain. Elle s'en tient humblement à la constatation que le pauvre esprit humain communie par l'éthique avec l'Esprit universel et trouve dans cette communion richesse, joie et paix.

PAIX OU GUERRE ATOMIQUE

Les hommes de la génération de Schweitzer furent éprouvés par deux guerres mondiales qui, chaque fois, ont ébranlé les bases mêmes de la civilisation et signifié un déclin, un échec de l'esprit. Et encore, l'enfance de Schweitzer a dû être marquée par les souvenirs et les conséquences de la guerre de 1870 qui a divisé sa famille entre ceux qui décidèrent de rester en Alsace et ceux qui optèrent pour la France. Trois guerres successives sur le continent européen. De quoi désespérer de l'histoire, du sens et de la culture.

C'est que :

« Les hommes d'État qui ont façonné les contours du monde d'aujourd'hui, en négociant à partir des résultats des deux guerres, n'ont pas eu la main heureuse (hatten keine glückliche Hand). Pour eux, il ne s'agissait pas tant de créer des conditions portant en elles les germes d'un avenir relativement prospère, il s'agissait plutôt de tirer les conséquences de la victoire et de les fixer. D'ailleurs, même si leurs vues personnelles avaient été plus judicieuses, ils n'auraient pas pu s'en inspirer dans leur action, car ils étaient tenus d'exécuter la volonté des peuples victorieux et empêchés ainsi de jeter dans la balance des considérations plus justes et plus sensées. Ils éprouvaient déjà assez de mal à éviter que se réalisât le pire de ce que pouvait exiger la volonté populaire dans le camp des nations victorieuses... » (Discours d'Oslo, 1954, lors de la remise du Prix Nobel: « Le problème de la paix dans le monde contemporain »).

On aura observé, dans ce court passage, quel sens aigu Schweitzer avait des réalités politiques et comme il comprenait les difficultés que les chefs d'État, accrédités par lui d'être des hommes sincères et de bonne volonté, éprouvaient à instituer une paix véritable et « populaire ». Dès son adolescence, il avait toujours suivi les affaires politiques avec attention et sans illusions. Il avait toujours évité aussi de s'en mêler et d'intervenir, considérant à la fois que ce n'était pas son rôle et que les pétitions rassemblées par les intellectuels restaient sans efficacité. Il fera une entorse, cependant, à ce principe, en 1957, alors qu'âgé de 82 ans il pourrait songer au repos. Mais plus que jamais le tourmente « la perspective que le soleil et la lune pourraient éclairer une terre dénuée de toute vie » (die Aussicht, dass Sonne und Mond auf eine Erde niederblicken, die eines jeden Lebens bar ist). Tragique d'une vie sensible au tragique de l'Histoire: avoir l'expérience de trois guerres, c'est déjà accablant, nous l'avons dit, mais décidément l'humanité n'apprend rien, voilà qu'à peine sortie de la dernière guerre, la plus horrible de toutes, se prépare entre les grandes puissances, dans une folle course aux armements, la troisième qui, elle, serait nucléaire et totale.

Schweitzer avait depuis longtemps des relations et entretenait une correspondance avec des physiciens comme Otto Hahn, Oppenheimer, Heisenberg et Einstein. Il était ainsi très averti des problèmes de l'énergie atomique et de la radioactivité. Il se documentait méthodiquement, s'imposait d'assimiler des connaissances somme toute nouvelles pour lui, performance intellectuelle qui n'est pas sans rappeler celle qu'il accomplit de 1905 à 1912, lorsqu'il se mit à étudier la médecine. On a recensé dans sa bibliothèque de Lambaréné une soixantaine d'ouvrages de physique et de biologie, annotés de sa main. À Einstein, en février 1955, il écrivit: « Nous ressentons de la même manière notre terrifiante époque et ensemble nous avons peur pour l'avenir... Il est remarquable que si souvent l'opinion publique internationale associe nos noms. Je reçois des lettres qui demandent que vous et moi et d'autres avec nous élèvent la voix. »

Glorifié comme homme de paix, il l'avait déjà été deux fois, ayant reçu en 1951 le prix de la Paix des Libraires allemands à Francfort et, en 1953, le Prix Nobel pour son œuvre et son action à Lambaréné. Ce n'est que quatre ans plus tard que, de plus en plus épouvanté par les conséquences désastreuses qu'ont sur l'environnement, sur la vie de la nature et sur celle de l'espèce humaine, les explosions expérimentales de la bombe à hydrogène, il répondra aux sollicitations des amis, à celle du Président de l'ONU lui-même, Dag Hammarskjöld, et jugera de son devoir de mettre à profit sa célébrité pour lancer un premier « Appel à l'humanité », le 23 avril 1957, sur les ondes de Radio Oslo, puis, en 1958, les 28, 29 et 30 avril, encore trois appels réunis sous le titre « Paix ou guerre atomique ».

La parole de Schweitzer frappe par sa sobriété et sa retenue même. Pas de grandes phrases moralisatrices, comme on pourrait en attendre de la part d'un Prix Nobel de la Paix, docteur en théologie, en philosophie et en médecine, mais un examen serré et documenté de la situation, une information étayée, rigoureuse, sur les mécanismes et les effets de la fission nucléaire.

« Il est douteux qu'il y ait une dose de rayonnement inoffensive. Nous pouvons parler seulement d'une dose que nous considérons comme tolérable.

Sans cesse, on parle du « maximum autorisé de rayonnement ». Qui donc a donné cette autorisation ? Qui donc en a le droit ? Pour juger du péril radioactif, il ne faut pas se borner à considérer l'effet du rayonnement qui agit de l'extérieur, il faut aussi tenir compte de celui produit par les particules radioactives qui s'accumulent sans cesse à l'intérieur de notre corps.

Quelle est l'origine de cette dernière radioactivité ? Les particules radioactives en suspension dans l'air à la suite des explosions expérimentales n'y restent pas, mais descendent, dans le courant des années, à la surface du sol sous forme de poussière, de pluie, de neige radioactives, et s'y déposent. Par les feuilles et les racines elles pénètrent dans les plantes et s'y accumulent. Des plantes, elles passent dans notre corps, que nous buvions le lait des vaches ou que nous mangions la chair d'animaux qui s'en sont nourris. Il peut même arriver qu'à la suite d'une pluie radioactive nous buvions de l'eau radioactive.

La contamination radioactive la plus forte se constate dans l'hémisphère nord, entre le 10° et le 60° degré de latitude, parce que les explosions expérimentales des États-Unis et de l'Union Soviétique se sont produites surtout dans cette zone.

Les particules radioactives absorbées au cours des années par notre corps ne se répartissent pas uniformément dans les tissus, mais se déposent et s'accumulent dans certains endroits bien localisés. À partir de ces lieux d'accumulation elles exercent un rayonnement interne qui a une action particulièrement nocive sur les organes qui y sont sensibles. Ce rayonnement compense sa faible intensité par sa continuité, car il se poursuit jour et nuit, pendant des années.

On sait que parmi les éléments radioactifs que nous absorbons, un des plus dangereux est le strontium 90. Celui-ci se dépose dans le tissu osseux et de là il agit sur la moelle osseuse qui donne naissance aux globules rouges et blancs du sang. Son rayonnement provoque des maladies du sang dont l'issue est presque toujours mortelle.

Les cellules qui souffrent le plus du rayonnement radioactif sont celles des organes de reproduction. Même si son action est très faible, les conséquences peuvent être fatales.

Le caractère inquiétant et effrayant de ce rayonnement interne, comme aussi de l'externe, est qu'il faut des années pour que ses conséquences se manifestent. Leur action sur la descendance ne se révèle même que beaucoup plus tard. Elle ne se manifeste guère à la première ou la deuxième génération, mais surtout aux suivantes. Alors les naissances d'enfants malformés et affligés de tares de toutes sortes deviennent de plus en plus nombreuses, dans le courant des siècles.

Un avis autorisé sur les dangers inhérents aux explosions expérimentales ne peut donc venir des physiciens, puisqu'ils bornent leurs investigations à la radioactivité atmosphérique qui n'exerce qu'une action externe. Il faudra écouter les biologistes et les médecins qui s'occupent des radiations externes et internes, de même que les physiciens faisant entrer en ligne de compte les constatations faites par les précédents.

Même objectivité (Sachlichkeit) dans l'analyse des stratégies géo-politiques et de ce qu'on pourrait appeler la psychologie des « négociations au sommet ». Ce que Schweitzer a écrit en 1957 est, hélas, voudrait-on dire, toujours d'actualité, trente ans plus tard :

Si la conférence aboutit à la suppression des armes atomiques, ce fait seul, sans aucune négociation nouvelle, contribuera à assainir considérablement la situation politique : grâce à la renonciation, la distance, et avec elle le temps, redeviendront réalité et reprendront leurs droits.

Les armes atomiques confèrent à une guerre à distance les effets d'une guerre rapprochée. Malgré la distance qui les sépare, l'Union Soviétique et les États-Unis peuvent aujourd'hui se menacer mutuellement et d'une façon effrayante, par des projectiles atomiques puissants, capables d'atteindre des buts très éloignés dans un temps très court, comme si les deux États se touchaient. Parce qu'ils sont devenus de ce fait voisins, ils sont obligés de craindre à chaque instant pour leur existence. Mais du moment que les armes atomiques n'entrent plus en ligne de compte, ils ne pourront plus s'attaquer, même en utilisant des fusées, qu'avec des projectiles dotés d'une force destructive bien plus faible. Le voisinage qui menaçait leur existence aura cessé.

Du moment que les fusées ne portent plus de charges atomiques, l'Europe ne sera plus le champ de bataille entre les États-Unis et l'Union Soviétique dans une guerre à distance qui aurait les effets d'une guerre rapprochée.

Aujourd'hui, les États-Unis, grâce aux rampes de lancement qu'ils peuvent installer en Europe, agissent de tout le poids de leur présence militaire dans ce continent. L'Europe est devenue une région intermédiaire entre l'Union Soviétique et l'Amérique, comme si ce dernier pays, par suite de quelque dérive des continents, était venu à la toucher.

Dès qu'on ne sera plus obligé de tenir compte des armes atomiques, cette situation contraire à la nature cessera. L'Amérique redeviendra l'Amérique, et l'Europe redeviendra l'Europe, chaque fois dans le sens plein du mot, et l'Océan Atlantique redeviendra l'Océan, une étendue d'eau créant une distance dans l'espace et le temps.

Ces faits marqueront aussi, pour la présence militaire de l'Amérique en Europe, le commencement de la fin. Elle a été le résultat des deux guerres mondiales. Inoubliables resteront les grands sacrifices que l'Amérique a faits pour l'Europe au cours de la Deuxième Guerre mondiale, et dans les années suivantes, inoubliable restera l'aide si considérable et si variée que l'Europe en a reçue et la reconnaissance qu'elle lui doit. Mais la présence militaire prédominante des États-Unis en Europe, cette situation contraire à la nature, ne peut être acceptée pour un avenir indéfini. Peu à peu elle doit cesser d'exister, pour le salut de l'Europe comme pour celui de l'Amérique.

J'entends ici de tous les côtés des voix effrayées : Que va devenir la pauvre Europe si l'Amérique avec ses armes atomiques n'assure plus sa défense sur le continent et ailleurs ? Quel va être son sort, lorsqu'elle sera livrée à l'Union Soviétique ? Ne doit-elle pas s'attendre à languir de longues années dans une captivité babylonienne imposée par les communistes ?

À ce sujet, il faut observer que l'Union Soviétique n'est peut-être pas tout à fait assez méchante pour ne penser qu'à se précipiter sur l'Europe à la première occasion et l'avaloir, ni tout à fait assez stupide pour ne pas réfléchir avant de se charger l'estomac de ce morceau indigeste.

La nouvelle Europe, dont les peuples ont enfin compris qu'ils sont liés indissolublement les uns aux autres pour le meilleur et pour le pire et qu'ils doivent s'unir, est un fait nouveau dans l'histoire qu'aucune politique ne peut négliger.

L'expérience politique a aussi abouti à une autre conclusion remarquable : aujourd'hui il ne s'agit plus de subjuguier les peuples, mais d'avoir la force de les assujettir spirituellement.

L'Europe abandonnée à elle-même n'a donc pas de raison de désespérer.

Alors, que pouvons-nous faire ? Que pouvons-nous espérer ? Il faut que la raison devienne assez forte et courageuse pour vaincre les fantasmes du mal. Il faut refaire le pari philosophique, formulé par Socrate et selon lequel nul n'est méchant volontairement. Le mal et le malheur des hommes proviennent de la méfiance et la méfiance, naturellement, provient d'un premier mal et du sentiment du danger. Il faut briser ce cercle vicieux. Il faut un miracle de l'esprit. Il faut croire que l'esprit, justement, peut accomplir des miracles, s'avérer plus fort que le calcul et donc briser la fatalité.

« ... Nous devons bien constater qu'un accord de désarmement, quelque minutieuse que soit sa rédaction, et même doté d'une garantie internationale, ne pourra pas résoudre toutes les questions, et que les partenaires en seront réduits à s'accorder une confiance mutuelle.

Malheureusement nous vivons à une époque où chaque peuple juge les autres moins que jamais dignes de confiance. Des déclarations illustrant cette méfiance réciproque circulent de notre temps comme des pièces de monnaie usées à force d'avoir changé de mains. La méfiance a son origine dans toutes les malhonnêtetés, injustices et actes inhumains que depuis la Première Guerre mondiale les peuples ont subis ensemble et soufferts les uns de la part des autres. Comment, dans ces conditions, la confiance réciproque pourrait-elle exister ?

Et pourtant un renouveau de confiance est indispensable.

Nous ne pouvons pas persister dans cette méfiance paralysante. Si nous voulons sortir de la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons, un nouvel esprit doit naître dans les individus et dans les peuples. Il ne peut naître et se développer que si le sentiment de la nécessité de sa venue, dont nous faisons l'expérience, nous donne la force de croire en lui. Nous pouvons supposer que les membres des autres peuples, qui ont passé comme nous par les mêmes événements terribles, vivent la même expérience. Nous allons à leur rencontre en nous souvenant que nous sommes tous des hommes et qu'eux aussi sont doués du même don de sentir, de penser, de vouloir que nous.

Cette conscience de notre commune humanité s'est perdue au cours des guerres et des luttes politiques. Nous sommes arrivés à présent à ne voir dans l'autre que le ressortissant d'un peuple allié ou ennemi, et à rester prisonniers des opinions, préjugés, sympathies ou antipathies qui sont la conséquence de cette attitude. Il s'agit de découvrir maintenant que tous nous sommes aussi des hommes, et que nous devons supposer, même au prix d'un effort, que l'autre aussi peut posséder les qualités morales qui font l'homme. Par cette voie, nous pouvons nous élever à la croyance que les membres d'autres peuples ressentent également le besoin de l'éveil d'un nouvel esprit, grâce auquel nous redeviendrons mutuellement dignes de confiance.

L'esprit est un agent puissant de transformation du monde. Nous l'avons vu à l'œuvre comme esprit du mal, et il a eu cet effet incroyable de nous faire oublier nos aspirations à une culture spirituelle ; il nous a rejetés dans la barbarie. Plaçons maintenant notre espoir dans un pouvoir équivalent et opposé de l'esprit, capable de ramener les individus et les peuples à une mentalité créatrice de civilisation.

Nous avons, en ce moment, le choix entre deux risques : ou bien nous continuons la course insensée aux armements nucléaires qui aboutira inévitablement et à brève échéance à une guerre atomique, ou bien nous renonçons aux armes nucléaires et nous aurons l'espoir que l'Angleterre, les États-Unis, l'Union Soviétique et les pays qui font partie de leurs systèmes politiques arriveront à une tolérance réciproque et une coexistence pacifique. Pour le premier risque, l'avenir est une impasse. L'autre présente une issue. Soyons assez audacieux pour nous y engager.

Note bibliographique : Les éditions Albin Michel ont publié *Paix ou guerre atomique*. Ce petit livre de soixante pages, qui contient le texte des trois appels de 1958, est depuis longtemps épuisé. En Allemagne, les éditions C.H. Beck ont fait paraître en 1981, sous le titre *Friede oder Atomkrieg*, un ouvrage bien plus complet, qui comprend, en plus des appels de 1958, le premier appel de 1957, le discours prononcé lors de la remise du Prix Nobel et un autre texte encore: «Le chemin de la paix, aujourd'hui». Le tout avec une préface très éclairante d'un ancien ministre allemand, homme politique prestigieux, Erhard Eppler. À quand une édition française, de la même qualité ?



Albert Schweitzer avec l'Abbé Pierre, autre Prix Nobel de la Paix, au débarcadère de Lambaréné.

DOUBLE CULTURE ET BILINGUISME D'UN ALSACIEN

Une tradition de bilinguisme existait dans la famille de Schweitzer, cette «longue lignée d'instituteurs, d'organistes et de pasteurs». On parlait le dialecte à la maison, dans le presbytère, et au village. L'alsacien était la langue du quotidien. L'allemand: la langue officielle, la langue politique, si l'on peut dire, et la langue du culte. Le français: la langue choisie, la langue de salon et celle qui était réservée à la correspondance privée. Chez les Schweitzer, on s'écrivait des lettres exclusivement en français.

C'est donc tout naturellement, conformément à cet esprit de la famille qui était aussi à l'époque celui de l'Alsace, que l'étudiant Albert Schweitzer est allé compléter sa formation à Berlin et à Paris. Au printemps et en été 1899, il suivit des cours de philosophie à Berlin. Il goûtait l'esprit de cette ville à laquelle il trouvait quelque chose d'encore provincial, il en appréciait tout particulièrement l'Université, la puissance et la vitalité de son organisation. Mais c'est à Paris qu'il fit les séjours les plus fréquents. Il y avait de la famille, deux oncles, deux tantes et une cousine, Mme Sartre, la mère du petit Jean-Paul. Charles-Marie Widor, dont il était devenu plus qu'un élève, un jeune ami, l'introduisit dans des milieux artistiques et intellectuels, distincts du monde universitaire. Témoignage de Robert Minder, lui-même Alsacien «parisianisé»: «Schweitzer connaissait la France et la manière d'être des Français non point du dehors, mais dans leur intimité affective et leurs réflexes typiques.» Et de citer une remarque qu'il lui fit un jour: «J'ai bu aux mamelles des deux civilisations... C'est moins que mon cochon qui a besoin, lui, de six mamelles...» Une amie d'enfance (Cornelia Haas, fille d'un haut fonctionnaire allemand, juge de paix à Kaysersberg) a raconté aussi qu'Albert Schweitzer à Paris portait aux nues tout ce qui était allemand et qu'inversement en Allemagne il élevait au pinacle tout ce qui était français! Bel esprit de contradiction ou dialectique de l'Alsacien.

Cependant, c'est peut-être moins nettement en théologie et en philosophie qu'en musique, que Schweitzer bénéficia très tôt d'un double apprentissage, d'une double formation, et qu'il put exercer au mieux sa dialectique en percevant les frontières, les différences, et en même temps la possible complémentarité, entre les manières françaises et les manières allemandes:

Wenn es wahr ist, dass wir im Zeichen des Verkehrs stehen, so muss doch auch zugestanden werden, dass er nicht allen Gebieten der Kunst in gleicher Weise zugute gekommen ist und dass gewisse Erscheinungen einen fast irre daran machen könnten, dass auch die Kunst in das Zeichen des Verkehrs getreten ist. Man kann sich geradezu fragen, ob von ihm nicht fast

ausschließlich ein gewisses wanderndes Virtuositentum profitiert hat und ob dabei gerade die lernende Kunst, die in aller Herren Ländern das Beste sich anzueignen sucht, nicht eher zurückgetreten ist? Es will einen fast bedünken, als ob zu Bachs Zeiten die Kunst in gewissem Sinne künstlerischer in ihrer Internationalität war als heute, sofern man damals reiste, um zu lernen und zu lehren, heute mehr ausschließlich, um sich zu produzieren.

Dass die künstlerischen Grenzwälle trotz der Zeichen des Verkehrs existieren, mehr als man meinen sollte, wird mir jedesmal klar, wenn ich mit einem französischen Organisten von deutschen Orgeln und deutscher Orgelkunst, mit einem deutschen von französischen Orgeln und französischer Orgelkunst rede. Es ist mehr als ein totales Nichtwissen um die Verhältnisse drüben, das hier zutage tritt: es ist fast eine Unmöglichkeit, sich beim besten Willen zu verstehen. Es nützt nichts, in Paris für Reger und die andern unserer vielversprechenden jungen Organistengeneration einzutreten und in Deutschland auf Widors Orgel-Symphonien aufmerksam zu machen. Wozu? Regers Werke sind auf der Orgel von Notre-Dame oder auf der von St-Sulpice unausführbar, und Widors Symphonien sind auf deutschen Orgeln auch nur mit einer gewissen Vergewaltigung des Wesens und der Anlage des Instruments wiederzugeben.

„Also“, sagt jeder Teil, „taugt des andern Orgel nichts.“ Dabei kennt keiner des andern Orgel. Um dieses Urteilen, bei dem doch nichts herauskommt, in die Wege einer vernünftigen Diskussion zu leiten, die für Orgel und Orgelkunst förderlich sein kann, und um die streitenden Parteien miteinander bekannt zu machen, ergreife ich das Wort als einer, der durch die deutsche und die französische Schule hindurchgegangen ist, als einer, der, durch die Verhältnisse genötigt, seit mehr denn zwölf Jahren auf beiden Orgeln heimisch ist, als einer, der in Paris für deutsche Orgelkunst, in Deutschland für die französische eintritt und der Überzeugung lebt, dass ein Ausgleich zwischen den beiderseitigen Orgeln und Auffassungen kommen muss und dass mit diesem Ausgleich, mit diesem Durchdringen deutscher und französischer Orgelkunst eine neue, ideenreiche und formbeherrschende Periode in der Geschichte des Orgelspiels anbrechen wird. Wenn die Zeichen der Zeit nicht trügen, ist der Augenblick gekommen, voneinander zu lernen.

Double culture, oui, biculture, si vous voulez, mais il ne faudrait pas croire qu'un bilinguisme parfait s'ensuit nécessairement ou qu'il en est la condition absolue. Il n'est pas facile d'être créatif dans deux langues et il est très rare qu'on le soit. Schweitzer a écrit un de ses premiers grands livres, celui sur Bach, « le musicien-poète », en français, mais cette performance, accomplie à trente ans, il ne la répètera pas. Dans l'avant-propos, il note :

« Je me fais un devoir de remercier ici mon ami et fidèle collaborateur, M. Hubert Gillot, qui représente avec tant de distinction les lettres françaises à l'Université de Strasbourg. Si malgré ses précieux conseils l'influence du style allemand se trahit çà et là, que le lecteur français pardonne. C'est là l'héritage fatal de ceux qui vivent et qui pensent dans deux langues. Mais ne sont-ils pas nécessaires à la science et à l'art surtout, ces esprits qui appar-

tiennent à deux cultures? Si de tout temps le beau privilège de l'Alsace a été de faire connaître l'art français et la science française en Allemagne et, en même temps, de frayer la voie, en France, à ceux des penseurs et des artistes allemands qui ont une importance européenne, cette tâche ne s'impose-t-elle pas aux Alsaciens de notre génération qui sont restés en contact avec la culture française, plus qu'à ceux de n'importe quelle autre époque? »

Un quart de siècle plus tard, dans Ma vie et ma pensée, il revient sur ce phénomène du bilinguisme alsacien et il en montre clairement les limites:

Dass ich das Werk auf Französisch schrieb, während ich gleichzeitig deutsche Vorlesungen und deutsche Predigten hielt, bedeutete eine Anstrengung für mich. Wohl spreche ich von Kindheit auf Französisch gleichermaßen wie Deutsch. Französisch aber empfinde ich nicht als Muttersprache, obwohl ich mich von jeher für meine an meine Eltern gerichteten Briefe ausschließlich des Französischen bediente, weil dies so Brauch in der Familie war. Deutsch ist mir Muttersprache, weil der elsässische Dialekt, in dem ich sprachlich wurzle, deutsch ist.

Nach meiner Erfahrung scheint es mir eine Selbsttäuschung, wenn jemand zwei Sprachen als Muttersprache zu besitzen glaubt. Mag er sie beide in gleicher Weise zu beherrschen vermeinen, so ist es doch immer so, dass er eigentlich nur in einer denkt und nur in dieser wirklich frei und schöpferisch verfährt. Wenn mir jemand behauptet, dass ihm zwei Sprachen absolut



Bulletin de l'élève A. Schweitzer, à l'école communale de Gunsbach, 1881-1882.

in derselben Weise vertraut seien, komme ich ihm alsbald mit der Frage, in welcher Sprache er zähle und rechne, in welcher er mir das Küchengeschirr und das Handwerkzeug des Schreiners und des Schmiedes am besten hersagen könne und in welcher er träume. Ich habe noch keinen gefunden, der bei dieser Probe nicht das Überwiegen der einen Sprache zugeben musste.

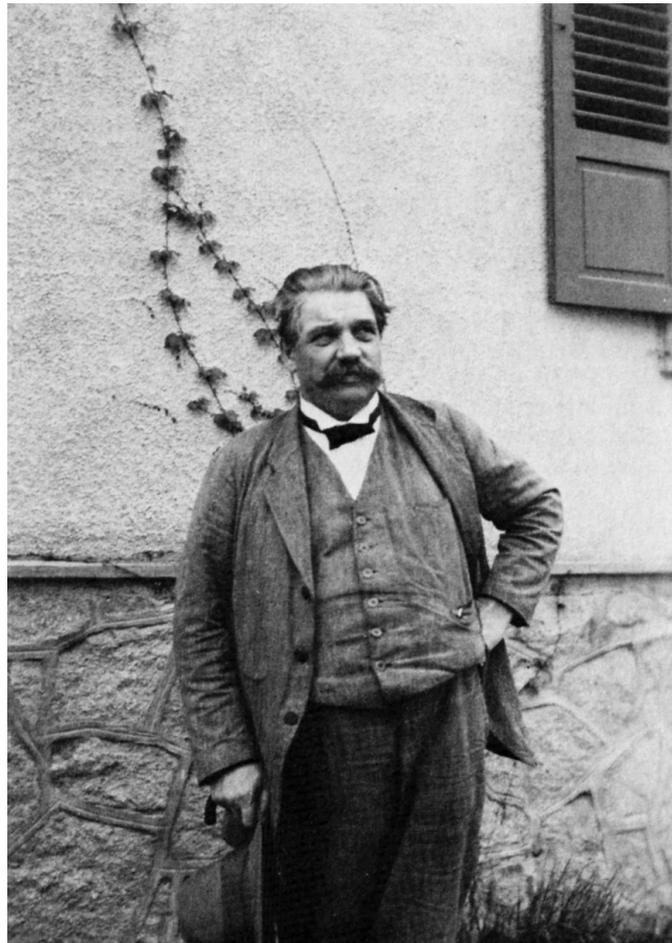
Großen Nutzen hatte ich bei der Arbeit an dem Buch über Bach von den Bemerkungen, die Hubert Gillot, damals Lektor des Französischen an der Straßburger Universität, mir über den Stil meines Manuskriptes machte. Besonders eindringlich wies er mich darauf hin, dass der französische Satz in viel stärkerem Maße das Bedürfnis nach Rhythmus in sich trägt als der deutsche.

Schweitzer avait donc acquis une expérience esthétique dans l'écriture des deux langues. Et sur les vertus – et manques – de l'une et de l'autre, il a écrit, croyons-nous, une de ses plus belles pages. Une page que tous les Alsaciens devraient connaître et méditer:

Den Unterschied zwischen den beiden Sprachen empfinde ich in der Art, als ob ich mich in der französischen auf den wohlgepflegten Wegen eines schönen Parkes erginge, in der deutschen aber mich in einem herrlichen Wald herumtriebe. Aus den Dialekten, mit denen sie Föhlung behalten hat, fließt der deutschen Schriftsprache ständig neues Leben zu. Die französische hat diese Bodenständigkeit verloren. Sie wurzelt in ihrer Literatur. Dadurch ist sie im günstigen wie im ungünstigen Sinne des Wortes etwas Fertiges geworden, während die deutsche in demselben Sinne etwas Unfertiges bleibt. Die Vollkommenheit des Französischen besteht darin, einen Gedanken auf die klarste und kürzeste Weise ausdrücken zu können, die des Deutschen darin, ihn in seiner Vielgestaltigkeit hinzustellen. Als die großartigste sprachliche Schöpfung in französisch gilt mir Rousseaus „Contrat Social“. Als das Vollendetste in deutsch sehe ich Luthers Bibelübersetzung und Nietzsches „Jenseits von Gut und Böse“ an.

Vom Französischen her gewohnt, auf die rhythmische Gestaltung des Satzes bedacht zu sein und Einfachheit des Ausdrucks zu erstreben, ist mir dies auch im Deutschen zum Bedürfnis geworden. Über der Arbeit an dem französischen Buch kam ich zur Klarheit über die meiner Natur entsprechende Schreibweise. Wie jeder, der über Kunst schreibt, hatte ich mit der Schwierigkeit zu ringen, künstlerischen Urteilen und Eindrücken in Worten Ausdruck zu geben. Alle Äußerungen über Kunst sind ja ein Reden in Gleichnissen.

Parole: parabole. Nous voyons ici, encore une fois, comme en passant, que conscience d'artiste et conscience mystique étaient profondément unies chez Schweitzer, sans contradiction déchirante, semble-t-il, avec le solide bon sens, le réalisme, le pragmatisme qu'il a toujours manifesté par ailleurs... « Tout ce que nous pouvons dire sur l'art, nous le disons en paraboles, par images. » Et sans doute aussi ce peu que nous pouvons dire de Dieu et ce peu que chacun parvient à dire de lui-même et des autres...



Albert Schweitzer devant sa maison
à Gunsbach, mai 1934.

CHRONOLOGIE

- 1875 14 janvier : naissance d'Albert Schweitzer à Kaysersberg. Début juillet, la famille s'installe à Gunsbach où le père exercera les fonctions de pasteur jusqu'à sa mort, en 1925. La mère d'Albert était la fille du pasteur de Muhlbach, Jean-Jacques Schillinger. Dans l'arbre généalogique des Schweitzer, on peut remonter jusqu'à un certain Johann qui vécut à Francfort et dont le fils, Johann Nikolaus, émigra en Alsace, après la guerre de Trente ans.
- 1880-1884 Le jeune Albert fréquente l'école communale de Gunsbach.
- 1884-1885 Fréquentation du collège (Realschule) de Munster.
- 1885-1893 Huit ans d'étude au Lycée de Mulhouse. Leçons de piano et d'orgue, données par Eugène Munch. 18 juin 1893: baccalauréat allemand (Abitur).
- 1893 Octobre: début des études de théologie et de philosophie à l'Université de Strasbourg. Premier voyage à Paris, auprès de ses deux oncles. Leçon d'orgue, chez Charles-Marie Widor.
- 1894-1895 Incorporé dans le régiment d'infanterie 143 à Strasbourg.
- 1896 Pentecôte: résolution d'exercer, à partir de sa trentième année, une activité qui soit directement au service des hommes.
- 1898 Mai: est reçu à son premier examen de théologie. À partir d'octobre, six mois à Paris. Vie mondaine. Études d'orgue avec Widor, de piano avec I. Philipp et Marie Jaëll. Rédaction de sa thèse de philosophie.
- 1899 De mai à juillet: études à Berlin. Fin juillet: passe son doctorat de philosophie (« Die Religionsphilosophie Kants von der Kritik der reinen Vernunft bis zur Religion innerhalb der Grenzen der bloßen Vernunft »). Publication de sa thèse à Tübingen. 1^{er} décembre: vicaire à l'église Saint-Nicolas de Strasbourg.
- 1900-1902 Docteur en théologie. Dissertation sur « la question de la Cène » (« Das Abendmahlsproblem ») et thèse sur « le secret historique de la vie de Jésus » (« Das Messianitäts- und Leidensgeheimnis, eine Skizze des Lebens Jesus »).
- 1902 Chargé de cours à la Faculté de théologie de Strasbourg. Commence la rédaction d'une étude sur J.-S. Bach.
- 1904 Un jour d'automne, dans son bureau au Séminaire, quai Saint-Thomas (Thomasstift), en parcourant un Numéro du Bulletin de la Société Evangélique de Paris, il tombe sur un article d'Alfred Boegner, un Alsacien, qui dirige la Société des Missions. Dans cet article (« Les besoins de la mission du Congo »), l'auteur déplore le manque de toute assistance médicale au Gabon, région située au Nord de la colonie congolaise. Schweitzer, en un éclair, reconnaît là sa vocation, il décide de répondre à cet appel et d'entreprendre, pour cela, des études de médecine.
- 1905-1912 Il est l'un des membres les plus actifs de la « Société J.-S. Bach » de Paris et il va publier son ouvrage « J.-S. Bach, le musicien-poète ». Octobre: il annonce à ses proches, dans des lettres adressées de Paris, son intention de devenir médecin en Afrique Équatoriale Française. Incompréhension générale.

- 1905-1912 Études de médecine à Strasbourg. Décembre 1911, il a terminé. Il prépare sa thèse: *Die psychiatrische Beurteilung Jesu* et travaille un an, en qualité d'interne. Printemps 1912, il démissionne de son poste à l'Université et de son poste à l'église Saint-Nicolas. Mariage avec Hélène Bresslau, le 18 juin. Préparatifs pour partir à Lambaréné. Un grand état de fatigue l'oblige à reculer son départ de dix mois. Pendant toutes ces années, à côté de sa médecine, il n'a cessé de s'occuper de musique, de faire restaurer des orgues et de donner des concerts, dont trois à Barcelone.
- 1913 Il achève une édition augmentée de *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung* (une sorte de somme théologique de 900 pages). 21 mars: départ, avec son épouse, de Gunsbach. Arrivée à Lambaréné, le 16 avril.
- 1913-1917 Premier séjour, mouvementé, en Afrique.
- 1914 Du 5 août à fin novembre, Schweitzer est gardé à vue, en tant que ressortissant allemand dans une colonie française. Puis, il peut reprendre quelque temps son activité médicale. De ses loisirs forcés, il profite pour travailler à sa *Philosophie de la civilisation*.
- 1915 Un soir de septembre, sur le fleuve Ogooué, passant en bateau à côté d'un troupeau d'hippopotames qui nageaient dans les lueurs du soleil couchant, il découvre la formule: respect devant la vie (Ehrfurcht vor dem Leben).
- 1916 3 juillet: sa mère, à Gunsbach, renversée par un cheval apeuré de l'armée, meurt de ses blessures.
- 1917 Septembre: il est renvoyé, avec sa femme, en Europe. Le couple est d'abord consigné dans une caserne à Bordeaux, puis transféré dans un camp d'internés civils à Garaison (Hautes-Pyrénées). Schweitzer souffre d'une dysenterie qu'il soigne lui-même, avec les moyens dont il dispose, mais qui laissera des séquelles qui nécessiteront plus tard deux interventions chirurgicales.
- 1918 Mars: transfert au camp de Saint-Rémy, en Provence. 8 août: retour à Gunsbach. Le 1^{er} septembre, il subit une première opération à Strasbourg. Octobre: il trouve un poste d'assistant à la clinique de dermatologie et retrouve son poste de vicaire à Saint-Nicolas.
- 1919 14 janvier: naissance de sa fille Rhéna. Février: premières prédications sur le thème du respect de la vie. Été: deuxième opération chirurgicale. Octobre: concert à Barcelone, le premier qu'il ait pu donner depuis la fin de la guerre. Décembre: le salut vient de Suède. Il est invité par l'archevêque luthérien Soederblom à prononcer une série de conférences à l'Université d'Upsala.
- 1920 Printemps-été: tournée triomphale de conférences et de concerts à travers la Suède. Il peut régler ses dettes et décide de poursuivre son œuvre à Lambaréné. L'Université de Zurich le nomme docteur honoris causa et lui propose une chaire. Qu'il refusera. Il écrit *Zwischen Wasser und Urwald (À l'orée de la forêt vierge)*.
- 1921 Avril: il renonce à ses deux postes à Strasbourg et se retire à Gunsbach, où il devient le vicaire de son père. Activité libre d'écrivain et de musicien. Tournées en Suisse et en Suède.
- 1922 Suite des tournées. Il se rend aussi en Grande-Bretagne et au Danemark. Travaille à Gunsbach à l'exposé de sa philosophie de la culture.
- 1923 Conférences philosophiques à l'Université de Prague. Publication à Munich, chez Beck, de *Verfall und Wiederaufbau der Kultur* («Déclin et restauration de la civilisation»), de la suite *Kultur und Ethik* («La civilisation et l'éthique») et encore de *Das Christentum und die Weltreligionen* («les religions mondiales et le christianisme»), texte d'une conférence donnée en 1922 au Collège Selly Oak, près de Birmingham. Par ailleurs, stage à la maternité et à la clinique dentaire de Strasbourg. Stage à Hambourg, pour les maladies tropicales.

- 1924 Écriture de *Aus meiner Kindheit und Jugendzeit* («Souvenirs de mon enfance»). 21 février: départ de Bordeaux en compagnie d'un jeune Anglais. La santé de Mme Schweitzer, fortement ébranlée par les rigueurs de l'internement, l'oblige à rester en Europe. Son mari lui a fait construire une maison en Forêt-Noire, à Königfeld, où elle demeurera avec sa fille jusqu'à l'avènement du nazisme en 1933. 19 avril: arrivée à Lambaréné.
- 1925 Le 5 mai: mort de son père, à l'âge de 79 ans. Deux Alsaciens viennent assister Schweitzer à Lambaréné: Mathilde Kottmann, infirmière, et Victor Nessmann, médecin. Automne: début des travaux de défrichage, en vue de construire un hôpital plus grand.
- 1927 Le nouvel hôpital est transféré à trois kilomètres en amont de l'Ogooué. 21 juillet: retour en Europe.
- 1927-1929 Concerts et conférences en Suède, au Danemark, en Hollande, en Suisse et en Tchécoslovaquie. Enregistrement de disques à Londres.
- 1928 28 août: Schweitzer reçoit de la ville de Francfort le prix Goethe, qui lui permettra de construire une maison à Gunsbach (actuellement musée, bibliothèque et siège des archives). Premier discours sur Goethe.
- 1929 26 décembre: retour à Lambaréné.
- 1930-1931 Troisième séjour à Lambaréné (deux années entières). Mais Mme Schweitzer, pour des raisons de santé, dut regagner l'Europe au bout de quelques mois. Nécessité de reconstruire, en dur, une partie de l'hôpital.
- 1930 Refus d'une nomination à l'Université de Leipzig. Publication de *Die Mystik des Apostels Paulus* («La mystique de l'apôtre Paul»).
- 1931 Publication de l'autobiographie et anthologie *Aus meinem Leben und Denken* («Ma vie et ma pensée»).
- 1932 Janvier: retour en Europe. Tournées en Angleterre, Hollande et Allemagne. 22 mars, à Francfort: discours officiel sur Goethe, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de celui-ci. 9 juillet: troisième conférence sur Goethe («*Goethe als Denker und Mensch*») à Ulm.
- 1933-1934 D'avril à janvier: 4^e séjour à Lambaréné.
- 1934 Février: retour en Europe. Octobre et novembre: conférences philosophiques à Oxford et Edimbourg.
- 1935 De février à août: cinquième séjour à Lambaréné. Août: suite des conférences philosophiques à Edimbourg. Décembre: disque à Londres. Publication de *Die Weltanschauung der indischen Denker* («Les grands penseurs de l'Inde»).
- 1936 Enregistrement de disques à Strasbourg.
- 1937-1939 Février à janvier: sixième séjour à Lambaréné. Publication de *Afrikanische Geschichten* («Histoires de la forêt vierge»).
- 1939 Janvier: 12 jours seulement en Alsace, le temps de régler des affaires urgentes et de constituer des provisions de médicaments en vue d'une guerre dont Schweitzer pressent l'imminence. Son septième séjour en Afrique va durer dix ans.
- 1940 Octobre-novembre: combats à Lambaréné entre les troupes du gouvernement de Vichy et celles du général de Gaulle. Les deux opposants respectent la neutralité de l'hôpital.
- 1941 2 août: Mme Schweitzer a réussi à quitter l'Europe asservie par la puissance nazie et à rejoindre Lambaréné, après un voyage difficile. Elle restera jusqu'en 1946.
- 1942 Première aide américaine à Lambaréné (envoi de médicaments et de vivres).
- 1948 24 octobre: arrivée de Schweitzer à Bordeaux.

- 1949 Juillet : voyage aux États-Unis. Schweitzer est accueilli triomphalement et célébré médiatiquement comme « le plus grand homme du XX^e siècle ». Discours à Aspen (Colorado), à l'occasion du 200^e anniversaire de la naissance de Goethe.
- 1949-1951 8^e séjour à Lambaréné. Mme Schweitzer reste jusqu'en juin 1950.
- 1950 Publication de *Goethe. Vier Reden* (non encore traduit en français) et de *Ein Pelikan erzählt aus seinem Leben* (« Histoire de mon pélican », avec des photos d'Anna Wildikann – éd. Albin Michel).
- 1951 Mai : retour en Europe. 16 septembre : réception du Prix de la Paix des libraires allemands, à Francfort. 3 décembre : élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Fin décembre : 9^e départ pour Lambaréné, où il restera 7 mois.
- 1952 Septembre : enregistrement d'un disque à Gunsbach. 30 septembre : première distinction médicale (la médaille de Paracelse). 20 décembre : communication à l'Académie des Sciences morales et politiques, sur « le problème de l'éthique dans le développement de la pensée humaine ».
- 1952-1954 De décembre à mai : 10^e séjour à Lambaréné.
- 1953 Mai : début de la construction d'une léproserie, à proximité de l'hôpital. 30 octobre : Prix Nobel de la Paix. Le montant du prix permettra l'achèvement rapide du village des lépreux.
- 1954 Mai : retour en Europe pour six mois. 28 et 29 juillet : dernier concert officiel en hommage à Bach, donné en l'église Saint-Thomas de Strasbourg. 4 novembre : « *Le problème de la paix, aujourd'hui* », discours lors de la remise du Prix Nobel, à Oslo.
- 1954-1955 De décembre à juillet : 11^e séjour en Afrique.
- 1955 14 janvier : 80^e anniversaire. Hommages et félicitations du monde entier. Automne : voyages à Paris, en Grande-Bretagne, Suisse et Allemagne. Erica Anderson et Jérôme Hill tournent un film sur lui à Gunsbach. Décembre : 12^e départ pour Lambaréné. Séjour jusqu'en juillet 1957.
- 1957 23 avril : « *Le problème de la bombe atomique* », allocution diffusée par Radio-Oslo en plusieurs langues. 22 mai : Mme Schweitzer, gravement malade, doit quitter Lambaréné. Elle s'éteint le 1^{er} juin dans une clinique de Zurich, à l'âge de 79 ans. Août : Schweitzer revient en Europe, il restera jusqu'en décembre. Une fracture à la main droite l'empêche d'écrire.
- 1957-1959 Jusqu'en août : 13^e séjour à Lambaréné.
- 1958 30 avril : « *La paix ou la guerre atomique* ». Trois appels contre le danger des expérimentations nucléaires, diffusés par Radio-Oslo.
- 1959 Fin août : retour en Europe. Voyages en Suisse, au Danemark, en Suède, en Allemagne, en Belgique, en Hollande. Trois semaines à Paris. 9 décembre : il repart pour Lambaréné, sans se douter que ce sera la dernière fois. Le 14^e et dernier séjour durera près de cinq ans. Plusieurs voyages projetés seront annulés.
- 1960 23 juillet : la République du Gabon émet le premier timbre à l'effigie de Schweitzer.
- 1963 Le 18 avril, une fête est donnée pour ses cinquante ans d'Afrique.
- 1965 14 janvier : 90^e anniversaire. Visiteurs du monde entier. Printemps et été : travail sur le chantier, correspondance et achèvement de l'édition critique des œuvres de Bach écrites pour l'orgue. 27 août : dernière lettre : *Gesundheitlich geht es mir gut*. Dans les jours suivants, déclin rapide des forces. 4 septembre : il s'éteint, peu avant minuit.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'Albert Schweitzer publiés en français

Autobiographie :

Souvenirs de mon enfance (Albin Michel).

Souvenirs de mon enfance suivi de « *Les tilleuls de Gunsbach* » par Gilbert Cesbron (éditions « J'ai lu »).

Ma vie et ma pensée (Albin Michel).

À l'orée de la forêt vierge (nombreuses éditions, depuis 1923 ; la dernière chez Albin Michel, en 1952, avec une préface de l'auteur).

Histoires de la forêt vierge (Payot, 1941).

Plusieurs textes sur la vie à Lambaréné (Lettres, nouvelles de) ont paru à Strasbourg, Imprimerie alsacienne, mais ne sont plus disponibles actuellement dans les librairies.

Histoire de mon pélican (avec des photos d'A. Wildikann - chez Albin Michel).

Musique :

Eugène Munch 1857-1898 (édité à Mulhouse, chez Brinkmann, 1898).

J.-S. Bach, le musicien-poète (chez Foetisch, Lausanne).

La facture des orgues et le jeu d'orgue en France et en Allemagne (dans la revue « L'orgue », n° 122-123, Paris).

Règles internationales pour la facture des orgues (Vienne-Strasbourg, 1909).

Théologie :

Le secret historique de la vie de Jésus (Albin Michel, 1961).

Les religions mondiales et le christianisme (éd. l'âge de l'homme, coll. Alethina, 1975).

La mystique de l'apôtre Paul (Albin Michel, 1962).

Vivre : 18 sermons strasbourgeois (traduction de Mme Horst, chez Albin Michel, 1966).

Philosophie :

La civilisation et l'éthique (traduction de Mme Horst, chez Alsatia).

La paix par le respect de la vie (suite du premier, D.N.A. Strasbourg).

Les grands penseurs de l'Inde (Petite Bibliothèque Payot, n°1).

Paix ou guerre atomique (Albin Michel, 1958).

Ouvrages d'Albert Schweitzer publiés en allemand

L'édition la plus complète et la plus accessible actuellement en langue allemande est celle réalisée par Rudolf Grabs et publiée d'abord en R.D.A. Elle a été ensuite diffusée dans tous les pays de langue germanique et particulièrement en Suisse (Buchclub Ex Libris Zürich). Elle est en cinq volumes et comprend, entre autres, des textes inédits en français comme « Geschichte der Leben-Jesu-forschung » et « Goethe. Vier Reden ». Elle ne comprend pas « Johann Sebastian Bach » (réédité en 1979 par Breitkopf & Hartel- Wiesbaden, volume de 794 pages) ni les sermons de Strasbourg – dont 12 ont été édités, sous le titre « Was sollen wir tun? » par le Verlag Lambert Schneider de Heidelberg (1974).

Entre de nombreuses anthologies, morceaux choisis et rééditions, nous signalons « Friede oder Atomkrieg » (mit einem Vorwort von Erhard Eppler), édité par CH. Beck, München, 1981.

Sont annoncées les éditions des « Briefe 1905-1965 » et de « Die Religionsphilosophie Kants ».

La meilleure et la plus pratique introduction à Schweitzer qu'on puisse actuellement trouver en Allemagne est l'étude de Harald Steffahn dans la série bien connue des « Bildmonographien Rororo ». Volume n° 263, paru en 1979.

Remarque générale:

L'édition de référence pour de nombreuses œuvres théologiques et philosophiques est l'édition... anglaise.

C'est au Japon qu'a été publiée la première édition des Œuvres complètes (ou à peu près complètes). 19 volumes, qui ont paru entre 1956 et 1961.

Ouvrages sur Albert Schweitzer, publiés en Alsace, depuis 1965:

« Albert Schweitzer, humaniste alsacien et citoyen du monde », par Robert Minder (dans « Saisons d'Alsace », n°18 – épuisé).

« Rayonnement d'Albert Schweitzer » – le livre du centenaire, publié sous la direction de Robert Minder et préfacé par Alfred Kastler, aux éditions Alsatia, 1975.

« Mon oncle Albert Schweitzer » par Suzanne Oswald (Alsatia Colmar).

En bande dessinée: éditions SADIFA, Lingolsheim, coll. « Les grandes figures du protestantisme ».

« Albert Schweitzer, der Urwalddoktor von Lambarene » par Mme Marie Woytt-Secretan, aux éditions Oberlin de Strasbourg (1947).

« Lambaréné, l'œuvre vivante d'Albert Schweitzer » par Mme Marie Woytt-Secretan, aux éditions Dernières Nouvelles d'Alsace (1980).

« Lambaréné, hôpital de brousse » par Gérard Schuffenecker – éditions D.N.A. (1982).

« Les Cahiers Albert Schweitzer » – publication trimestrielle de l'Association française de ses amis – 1b quai Saint-Thomas 67081 Strasbourg.

SOMMAIRE

Lire Schweitzer	3
La vocation et le chemin	6
Musique : interprétation de Bach et restauration des orgues	14
L'idée de culture : la blanche et la noire	18
Théologie : exégèse et prédication	29
La philosophie au sérieux	39
Paix ou guerre atomique	46
Double culture et bilinguisme d'un Alsacien	52
Chronologie	57
Bibliographie	61